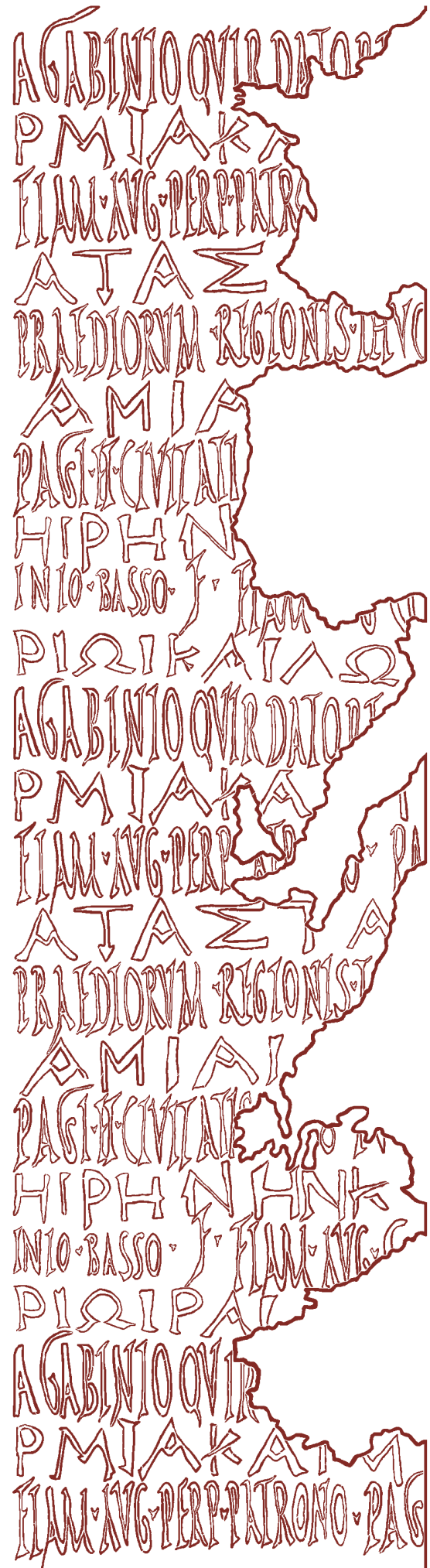




# REVUE DES ETUDES ANCIENNES

1  
2  
7

2025 – N°1

UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE

# REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

TOME 127 – N°1 – 2025

# IMAGES ET FIGURES DE LA PAUVRETÉ DANS LA LITTÉRATURE LATINE CLASSIQUE ET IMPÉRIALE

Emmanuelle RAYMOND-DUFOULEUR\*

*Résumé.* – L'étude porte sur le motif idéologique et rhétorique de la pauvreté dans la littérature latine classique et impériale. À partir d'un rapide inventaire des termes qui désignent la pauvreté en latin et ceux qui lui sont sémantiquement liés, ce travail examine la construction de la thématique de la pauvreté au prisme de la valorisation de figures emblématiques et fondatrices qui allient modestie d'un mode de vie campagnard, dévouement pour l'État, désintéressement et intégrité morale. Archétypes intemporels et exemplaires, ces personnages contribuent à offrir une vision des origines de Rome dont l'austérité renvoie aux valeurs du *mos maiorum*. Historiographes (Salluste), poètes (Virgile, Ovide), satiristes (Juvénal) ou philosophes (Sénèque) mettent en lumière le rapport de cause à effet entre la frugalité de la Rome primitive et sa grandeur, modèle idéalisé vis-à-vis duquel le déclin des valeurs de la société romaine est sans cesse comparé. Entre fascination à l'égard d'une austérité associée à la vocation poétique et à une ascèse volontaire perçue comme nécessaire pour le sage, et rejet d'une pauvreté jugée comme dégradante et méprisable, les textes littéraires dévoilent une vision paradoxale de la pauvreté, entre vertus et désordres de la société romaine.

*Abstract.* – This study focuses on the ideological and rhetorical motif of poverty in classical and imperial Latin literature. Starting with a quick overview of the terms that designate poverty in Latin and those that are semantically linked to it, this article examines the construction of the theme of poverty through the valorization of emblematic and founding figures who combine the modesty of a country lifestyle, devotion to the State, selflessness and moral integrity. As timeless and exemplary archetypes, these figures contribute to a vision of Rome's origins, whose austerity reflects the values of the *mos maiorum*. Historians (Sallust), poets (Virgil, Ovid), satirists (Juvenal) and philosophers (Seneca) highlight the cause-and-effect relationship between the frugality of early Rome and its greatness, as an idealized model and the decline of Roman values to which is constantly compared. Between fascination towards an austerity associated with the poetic vocation and a voluntary asceticism perceived as necessary to reach wisdom, and a rejection of poverty seen as degrading and contemptible, literary texts reveal a paradoxical vision of poverty situated between virtue and disorder in Roman society.

*Mots-clés.* – Pauvreté (*paupertas*), *exempla*, modération, intégrité, *mos maiorum*, Rome, vertu, ascèse.

*Keywords.* – Poverty (*paupertas*), *exempla*, moderation, integrity, *mos maiorum*, Rome, virtue, asceticism.

---

\*Université d'Angers, CIRPaLL, EA 7457

« Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu’habitaient jadis la modération et la vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine ? Quel est ce langage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? Insensés, qu’avez-vous fait ? Vous les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus ? Ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent ? C’est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires et des histrions que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l’Asie ? Les dépouilles de Carthage sont la proie d’un joueur de flûte ? Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres ; brisez ces marbres ; brûlez ces tableaux ; chassez ces esclaves qui vous subjuguent et dont les funestes arts vous corrompent.

Jean-Jacques Rousseau,  
*Discours sur les sciences et les arts*,  
 Prosopopée de Fabricius.

Proposer une histoire de la pauvreté dans la Rome antique – en particulier dans la Rome classique et la Rome impériale qui sont les deux périodes envisagées pour cette étude – n’est pas une mince affaire, tant s’en faut. Parler de pauvreté implique nécessairement au préalable, plus de questions que de réponses : de quels individus parle-t-on ? (des hommes, des femmes ?), de quelle classe sociale ? (des citoyens libres, des esclaves, des affranchis ? patriciat ou plèbe ?), de quel espace géographique ? (Rome, l’Italie, les provinces, l’Empire romain en général ? la ville ou bien la campagne ?). Tenter de donner une réponse, fût-elle partielle, à l’ensemble de ces interrogations excéderait par trop les limites du présent travail d’autant que la relativité même de la notion de pauvreté est en soi un problème d’optique et de perspective en Grèce comme dans la Rome ancienne<sup>1</sup>.

Esquissée dans un ouvrage sous la direction de Margaret Atkins et Robin Osborne<sup>2</sup>, la vision de la pauvreté dans le monde romain est un sujet protéiforme qui mérite qu’on s’y attarde plus longuement. Dans le cadre de la présente étude, nous nous sommes particulièrement attachée à travailler autour des images de la pauvreté mises en avant par les auteurs de la latinité classique et post-classique (I<sup>er</sup> s. av. J.-C. – début du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) : l’existence, à l’époque

1. R. OSBORNE, « Introduction: Roman Poverty in Context » dans M. ATKINS, R. OSBORNE dir., *Poverty in the Roman World*, Cambridge 2006, p. 15. Voir aussi N. MORLEY, « The poor in the city of Rome » dans *ibid.*, p. 35 sur la différence de perception de la pauvreté dans les villes et les campagnes romaines.

2. Voir M. ATKINS, R. OSBORNE R. dir., *op. cit.* Dans son introduction, R. OSBORNE (p. 2) propose un bref état de la recherche sur le thème de la pauvreté. Nous signalons également à l’attention du lecteur la thèse d’A. Parkin, *Poverty in the Early Roman Empire : Ancient and Modern conceptions*, sous la direction de P. Garnsey, 2001, à laquelle nous n’avons pas eu accès.

républicaine, d'une fabrique littéraire de la pauvreté vertueuse de la Rome archaïque, construite progressivement à partir d'individualités puis élargie à la ville de Rome tout entière, laisse néanmoins la place, sous le principat et l'Empire, à des représentations davantage incarnées et moins mythifiées de la pauvreté. Deux figures cohabitent, celles du poète et du philosophe, qui démontrent paradoxalement d'une part les avantages d'une pauvreté revendiquée et offrant une incomparable liberté d'agir, et d'autre part l'avilissement engendré par une pauvreté subie et parfois recherchée avec excès.

Avant même d'engager notre réflexion autour de cet imaginaire de la pauvreté chez les Latins, il convient toutefois de poser la question de la terminologie employée dans les textes : la pauvreté s'exprime en latin de plusieurs manières dont il est nécessaire de rappeler ici les termes principaux. Les substantifs *paupertas* (atis, f) et *pauperies* (ei, f) désignent tous les deux, à l'époque classique, la notion de pauvreté. Le terme *pauperies* est peut-être un peu moins usité (avec des usages principalement poétiques et post-classiques) que *paupertas* et se différencie de ce dernier en ce qu'il désigne, pour les premiers Latins, l'idée de « dommage » avant même celle de pauvreté<sup>3</sup>. Employé principalement au sens propre, *paupertas*, contrairement à *pauperies*, a aussi un usage figuré, désignant par exemple la pauvreté du langage<sup>4</sup>. Le terme *paupertas* suggère des conditions de vie modestes, une absence de biens en abondance, de luxe et d'opulence plus qu'une réelle privation ou qu'un besoin de l'ordre de la nécessité<sup>5</sup>. Marqué par une connotation morale, le terme se distingue ainsi de la véritable pauvreté pour laquelle les Latins utilisent d'autres termes. C'est ainsi que dans ses *Lettres*, Sénèque définit la *paupertas* comme *parui possessio*, « la possession de peu de choses »<sup>6</sup>, le génitif *parui* restant difficile à évaluer en termes qualitatifs et quantitatifs.

L'adjectif *pauper* (eris) désigne une personne qui est pauvre, c'est-à-dire qui possède peu, d'un point de vue matériel ou bien psychologique. Utilisé dans un sens général (par ex. *pauper aquae*, « pauvre en eau » chez Horace, *O.* III, 30, 11), l'adjectif s'entend enfin au sens de « maigre », « non productif »<sup>7</sup>. Son évolution chez les auteurs chrétiens renvoie à une forme d'humilité ou de soumission à Dieu<sup>8</sup>.

3. OLD s.v. *pauperies* 2. (leg.) *pauperiem facere* (of an animal): « to cause an impoverishment through damage or personal injury (in circumstances where there is no human fault) ». Dans ce sens, on notera l'occurrence présente dans la Loi des Douze Tables : *Si quadrupes pauperiem fecisse dicatur*, « si l'on dit qu'un animal a fait quelque mal ».

4. OLD s.v. *paupertas* 2.

5. Ainsi Martial dans l'*Épigramme* XI, 32, fait le reproche à un certain Nestor de vouloir se faire passer pour pauvre sans l'être véritablement et achève sa diatribe sur la définition suivante : *Non est paupertas, Nestor, habere nihil*, « la pauvreté, Nestor, n'est pas de ne rien posséder ».

6. Sen., *Ep.* LXXXVII, 40. On observera à cet égard que la *paupertas* se distingue très clairement de l'*egestas* (besoin absolu) ou de l'*inopia* (réelle pauvreté), comme le montre clairement Cic., *Par.* II, 45.

7. OLD s.v. *pauper*, *eris* 4.

8. Voir les deux occurrences citées par Gaffiot : Vulg., *Psal.* IX, 10 et *Matth.* V, 3.

Synonyme de « privation » ou de « disette », le substantif *egestas* (*atis*, f) désigne quant à lui une forme extrême de pauvreté proche de l'indigence. Le mot est utilisé à propos de personnes qui sont dans le besoin et renvoie le plus souvent à une dimension négative de la pauvreté à Rome, même si Virgile concède à cette *egestas* une fonction stimulante<sup>9</sup>. Dans la même lignée, le nom *inopia* (*ae*, f) désigne le « manque » (en général ou bien plus précisément le « manque de ressources »), la « privation » et le « dénuement ». Tout comme le mot *paupertas*, *inopia* a un sens rhétorique qui dénote la « sécheresse du style » ou la pauvreté du vocabulaire dans certains traités cicéroniens<sup>10</sup> ou encore chez Sénèque<sup>11</sup>.

Enfin, le nom *parsimonia* (*ae*, f) qui désigne l'« épargne », l'« économie » (au singulier et au pluriel)<sup>12</sup>, lui aussi doté d'un sens rhétorique (« sobriété du style »), peut se rattacher, en bonne part, à l'idée d'une pauvreté voulue et choisie<sup>13</sup>, une forme de modération, de frugalité<sup>14</sup> (*frugalitas*, *atis*, f ou *tenuitas*, *atis*, f) et de tempérance ou de retenue (*continentia*, *ae*, f), parfois proche du désintéressement (*abstinentia*, *ae*, f), pour lesquelles les Anciens avaient une véritable admiration<sup>15</sup>.

Pour donner au lecteur du présent travail une vision la plus cohérente possible et en l'absence d'un « discours romain (véritablement) unifié sur la pauvreté »<sup>16</sup>, nous avons fait le choix de considérer l'ensemble de ces termes en fonction de leur contexte et nous avons travaillé sur les occurrences qui nous paraissaient les plus aptes à entrer dans cette étude<sup>17</sup>.

L'un des éléments d'emblée les plus saisissants, au sujet de l'imaginaire antique sur la pauvreté romaine, c'est tout d'abord sa cristallisation dans des figures historiques qui ont servi d'exemples (*exempla* au sens latin du terme) aux Anciens, comme aux Modernes. La citation de J.-J. Rousseau proposée en exergue, rappelle la fascination des auteurs – y compris modernes – pour des hommes qui ont, pendant de longs siècles, véritablement incarné les vertus de la pauvreté romaine dans sa dimension archaïque. Entre respect du *mos maiorum* et

9. Virg., *G.* I, 146. Le Servius *auctus* propose à cet endroit une intéressante différence sémantique entre *paupertas* et *egestas* ; cf. Serv., *ad G.* I, 146 : *DVRIS VRGENS IN REBVS EGESTAS : peior est egestas, quam paupertas : paupertas enim honesta esse potest, egestas etiam turpis est*, « l'*egestas* (besoin) est pire que la *paupertas* (pauvreté) car la *paupertas* peut être honnête tandis que l'*egestas* est honteuse ».

10. Cic., *Brut.* 201, 202, 285 ; *de Or.* III, 110 et III, 155 ; *Or.* 92.

11. Sen., *Ben.* II, 27, 1.

12. Pour une définition complète voir Sen., *Ben.* II, 34.

13. Porph., *in Hor.* *Ep.* II, 2, 199 définit la pauvreté en ces termes : *paupertas etiam honestae parsimoniae nomen est*, « et la pauvreté est le nom donné à une économie honnête ».

14. Sur la notion de frugalité, voir L. PASSET, *Refus du luxe et frugalité à Rome. Histoire d'un combat politique (fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.-fin II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)*, thèse de doctorat soutenue sous la direction d'Y. Roman, Université Lyon 2, novembre 2011, p. 15 ; 17 ; 21 et 224 sq.

15. Cic., *Off.* I, 26.

16. G. WOOLF, « Writing Poverty in Rome » dans M. ATKINS, R. OSBORNE dir., *op. cit.*, p. 86.

17. Sur la question sémantique, on complètera avec profit ces quelques lignes par l'article de J.-M. CARRIÉ, « *Nihil habens praeter quod ipso die uestiebatur*. Comment définir le seuil de pauvreté à Rome ? » dans F. CHAUSSON, E. WOLFF dir., *Consuetudinis amor. Fragments d'histoire romaine (II-VI<sup>e</sup> siècle)* offerts à Jean-Pierre Callu, Rome 2003, p. 75-77 et notes *ad loc.*

autorité morale de ces personnages emblématiques, les Anciens ont fait des Cincinnatus et des Fabricius les figures de proue d'une pauvreté idéalisée et bientôt regrettée, au fur et à mesure de l'évolution de l'Empire romain vers un luxe nocif et décadent.

Cette idéalisation focalisée sur quelques figures aux contours historiques assez flous fut aussi appliquée à la ville de Rome et au peuple romain de manière plus globale. On retrouve en effet, dans la littérature latine classique et impériale, la représentation de Rome comme une ville aux origines modestes, dont la pauvreté originelle a servi de contrepoint littéraire au constat opéré par nombre d'auteurs d'une forme de déliquescence de l'essence romaine dans les plaisirs du luxe et d'une déperdition de cette force austère dans un goût de plus en plus prononcé pour l'argent, les richesses, les honneurs et le pouvoir. Salluste bien sûr, mais aussi Horace et Juvénal feront vibrer, dans certains passages de leurs œuvres, des accents moralistes qui dénoncent les vices d'un présent corrompu par l'argent en les comparant aux vertus d'une pauvreté romaine jadis assumée et qui constituait l'une des forces majeures du peuple romain. De regrets en plaintes nostalgiques, depuis le simple *priuatus* appelé aux plus hautes fonctions jusqu'à la nation romaine dans son ensemble, c'est finalement l'idée d'un dénuement vertueux et bénéfique à l'âme romaine qui s'impose à la lecture de ces nombreux textes.

Toutefois, passé l'amer constat d'une décadence inévitable des mœurs et d'un abandon au luxe et à la richesse qui rejetèrent dans les limbes d'une sorte de mythologie proprement romaine la lointaine pratique collective d'une antique pauvreté à imiter, la représentation littéraire de la pauvreté se modifia en profondeur. Alors qu'elle n'était, jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., qu'idéalisation mythifiée et objet indiscutable d'exemplarité, la poésie élégiaque bouscula cet imaginaire en proposant à son lecteur une vision de la pauvreté idéalisée comme une forme de rejet de la société et de ses valeurs ancestrales, civiques et sociales. La recherche de cette pauvreté, par un amant élégiaque qui ne souhaite se consacrer qu'à son amour pour sa *domina* et à sa composition poétique, prend cependant une tout autre coloration dans les écrits philosophiques. Derrière une apparente proximité de vues entre poètes et philosophes qui rejettent également une richesse jugée responsable de nombreux maux, les enjeux ne sont bien évidemment pas les mêmes, pas plus d'ailleurs que la réalité de cette aspiration à la pauvreté, entre posture lyrique, utopie philosophique et phénomène de société inspiré des pratiques cyniques. Néanmoins, poètes et philosophes se rejoignent dans la condamnation d'une pauvreté subie et visible, une sorte de dénuement honteux, critiquable et condamnable car avilissant l'individu et symbolisant sa sortie en dehors de la société des hommes. Un surprenant paradoxe apparaît dès lors petit à petit, au gré des divers textes évoquant la pauvreté à Rome, qui chante à la fois la gloire d'une pauvreté vertueuse et d'un dénuement louable, tout en vilipendant certains individus que la nécessité ou l'idéologie poussent à des extrémités moins plaisantes.



Entre ombre et lumière, les figures de la pauvreté et leurs représentations littéraires dans la Rome antique pourraient sans nul doute être au cœur d'une étude de plus grande envergure, en relation avec les réalités politiques et sociales de chaque période historique<sup>18</sup>. À défaut, cette contribution se contentera de proposer quelques pistes de réflexion, dans l'espoir de susciter quelque intérêt pour un sujet dont le tour n'a pas encore été fait jusqu'ici.

## 1. – *FECUNDA UIRORUM PAUPERTAS*<sup>19</sup>

### 1.1. – CINCINNATUS, CURIUS DENTATUS ET FABRICIUS

L'une des premières figures historiques de la frugalité et du désintéressement apparaît à Rome au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. sous les traits de Lucius Quinctius Cincinnatus. La légende, amplifiée notamment par l'historiographie romaine, veut que Cincinnatus ait par deux fois abandonné sa charrue<sup>20</sup> et sa modeste vie pour venir au secours de la République romaine en danger. La plupart des auteurs se plaisent à évoquer la simplicité de l'homme qui aurait accueilli le messenger lui apportant la nouvelle de sa dictature, dans ses champs et couvert de poussière<sup>21</sup>. Dans son *Histoire romaine*, Tite-Live évoque l'exemplarité du personnage avant de procéder au récit de la rencontre de Cincinnatus, en plein travail, avec les messagers venus requérir son aide (Liv. III, 26, 7-10) :

*Operae pretium est audire qui omnia prae diuitiis humana spernunt neque honori magno locum neque uirtuti putant esse, nisi ubi effuse affluent opes. Spes unica imperii populi Romani, L. Quinctius trans Tiberim, contra eum ipsum locum ubi nunc naualia sunt, quattuor iugerum colebat agrum, quae prata Quinctia uocantur. Ibi ab legatis - seu fossam fodiens palae innixus, seu cum araret, operi certe, id quod constat, agresti intentus - salute data in uicem redditaque rogatus ut, quod bene uerteret ipsi rei publicae, togatus mandata senatus audiret, admiratus rogitansque satin salue ? Togam propere e tugurio proferre uxorem Raciliam iubet. Qua simul absterso puluere ac sudore uelatus processit, dictatorem eum legati gratulantes consalutant, in urbem uocant ; qui terror sit in exercitu exponunt.*

Il faut qu'ils entendent ce récit, ceux qui méprisent toutes les choses humaines pour mettre en avant les richesses et qui s'imaginent qu'il n'est de place pour l'honneur et la vertu que dans la plus grande opulence. L'unique espoir du peuple romain, Lucius Quinctius, cultivait, de

---

18. Il existe des études, assez proches du sujet, mais qui adoptent des perspectives différentes (notamment historiques) ou des limites temporelles plus restrictives : on notera par exemple les travaux de L. PASSET (*op. cit.*) qui analysent la place et le rôle des modes de vie des Romains dans les discours et les pratiques politiques à Rome à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'approche de N. MORLEY (*op. cit.*, p. 21-39) qui prend en considération les lectures de la pauvreté par les économistes (notamment anglais) du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles est également intéressante en ce qu'elle restitue la dimension éminemment politique de la pauvreté romaine.

19. Lucain I, 66 : « Une pauvreté féconde en grands hommes ».

20. Cic., *Fin.* II, 12 et *C.M.* 16, 56.

21. Voir aussi Pline l'Ancien (XVIII, 20) qui insiste sur la petitesse de son domaine et sur la nudité du personnage qui symbolise l'extrême modestie de sa condition.



l'autre côté du Tibre, tout contre l'endroit où se trouve à présent l'arsenal de nos navires, un champ de quatre arpents, que l'on appelle aujourd'hui « Prés de Quinctius ». C'est là que les députés le trouvèrent, selon les uns, creusant un fossé et appuyé sur sa bêche, selon les autres, en train de manœuvrer sa charrue ; mais, ce qui est certain, occupé d'un travail agricole. Après des salutations réciproques, on le pria, en faisant des vœux pour sa prospérité, et pour celle de la République, de revêtir sa toge, et de venir écouter les requêtes du sénat. Surpris, il demande plusieurs fois si quelque malheur est arrivé. Il ordonne à Racilia, son épouse, d'aller aussitôt chercher sa toge dans sa chaumière. Ayant essuyé la poussière et la sueur qui le couvraient, il revêt sa toge ; les députés le saluent alors dictateur, le félicitent, l'exhortent à se rendre à la ville, et lui exposent la terreur qui règne dans l'armée<sup>22</sup>.

Si les traditions semblent varier sur l'activité exacte de Cincinnatus (*seu...seu*), elles tournent toutes autour du travail des champs : *operi certe, id quod constat, agresti intentus*. La mention de l'habitation (*e tugurio*) est aussi intéressante puisqu'elle renvoie à une demeure fort modeste, une sorte de chaumière ou de cabane, qui vient étayer le portrait de cet homme au mode de vie frugal. Incarnant la figure idéalisée de l'humble citoyen occupé à la prospérité de ses terres et satisfait de ses quelques arpents plus que de l'or et des honneurs, Cincinnatus représente le *bonus rusticus*, le « bon paysan », dont les qualités et les vertus sont amplement développées dans la rhétorique classique<sup>23</sup> et louées dans la poésie bucolique au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>24</sup>.

Célèbre héros romain qui fut consul à trois reprises, censeur et triple triomphateur, Manius Curius Dentatus fait aussi partie de ces figures emblématiques du désintéressement<sup>25</sup> et de l'incorruptibilité – un autre point commun que nos trois exemples partagent. Vainqueur des Samnites et de Pyrrhus, il fut un modèle de frugalité, de *continentia* (modération) et de *disciplina* (rigueur), des qualités attestées par au moins deux anecdotes. Alors qu'il avait été chargé de distribuer les terres conquises par les Romains, il aurait distribué quarante arpents de terre aux citoyens les plus pauvres et aurait refusé pour sa part d'en prendre davantage (Frontin, *Strat.* IV, 3)<sup>26</sup> :

*M'. Curius, cum uictis ab eo Sabinis ex senatus consulto ampliaretur ei modus agri, quem consummati milites accipiebant, gregalium portione contentus fuit, malum ciuem dicens, cui non esset idem quod ceteris satis.*

22. Sauf mention contraire, les traductions sont personnelles.

23. Voir par exemple Cicéron dans le *Pro Sexto Roscio Amerino* 27 ; sur ce discours cicéronien, A. VASALY, « The Masks of Rhetoric: Cicero's *Pro Roscio Amerino* », *Rhetorica: A Journal of the History of Rhetoric* 3, 1, 1985, p. 4 sq.

24. Sur l'éloge du *bonus rusticus* ou *bonus agricola*, voir M. BLANDINET, *Rusticus Romanus : recherches sur les représentations du paysan dans la littérature latine républicaine*, thèse de doctorat soutenue sous la direction de M. Ducos, Université Paris 4, 2014 et *Id.*, « Rusticité et identité romaine à l'époque républicaine », *Vita Latina* 193-194, 2016, p. 39. Voir aussi P. A. MILLER, « The Tibullan Dream Text », *Transactions of the American Philological Association* 129, p. 201 sq. et G. WOOLF, *op. cit.*, p. 94.

25. Pour une plus ample biographie du personnage, voir G. FORNI, « Manio Curio Dentato uomo democratico » dans *Studi offerti dai discepoli al Prof. Plinio Fraccaro per il suo LXX Genetliaco*, 1953, p. 170-240.

26. Voir aussi Plut. *Crass.* 2, 10 ; *Cato. Ma.* 2, 1 sq. et *M.* 194e-f.

Manius Curius, alors qu'il venait de vaincre les Sabins, se contenta d'une portion de terre égale à celle que l'on distribuait aux soldats, disant que c'était se montrer mauvais citoyen que de n'être pas content de ce qui suffisait aux autres.

Déjà avant, lorsque les Samnites avaient voulu acheter sa loyauté, ils se seraient rendus chez lui et l'auraient trouvé dans sa petite ferme, près du foyer, occupé à manger des raves<sup>27</sup>. Curius aurait répondu à leurs présents en affirmant se satisfaire de ses navets et préférer commander à ceux qui ont de l'or plutôt que d'en posséder lui-même. Cicéron, qui célèbre tout autant la modération de l'homme que l'austérité du siècle, fait un vibrant éloge de cette admirable simplicité<sup>28</sup> tandis que Valère-Maxime retient M'. Curius comme le modèle le plus parfait de la frugalité et de la pauvreté romaines dans ses *Faits et dits mémorables*<sup>29</sup>. Cette pauvreté de M'. Curius, perceptible à travers la simplicité de sa demeure chez Cicéron<sup>30</sup> ou le maigre apparat de son repas chez Valère-Maxime, a suscité l'admiration des Anciens<sup>31</sup>. Elle constitue une qualité fondamentale autour de laquelle les auteurs ont pu broder à souhait, ajoutant au personnage toutes les qualités dignes d'un grand Romain.

Ainsi, au détour des exemples de Cincinnatus et de Curius, il apparaît que la pauvreté, dans les premiers temps de la République romaine, n'est pas le seul fait de posséder peu de choses et de refuser les richesses. Il s'agit d'un mode de vie général qui va de la simplicité de l'habitat à la frugalité dans les comportements alimentaires ou vestimentaires. Associée aux valeurs du travail de la terre, au sacrifice de soi pour le bien de la patrie, à la loyauté, à l'intégrité et au désintéressement, la pauvreté fait partie d'un ensemble de vertus qui contribuent à définir le *mos maiorum*, la « coutume des ancêtres »<sup>32</sup>. Il importe ici de souligner que la pauvreté romaine au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. correspond à un ensemble de faits et non pas au seul fait de posséder peu de biens (comme la définira ultérieurement Sénèque<sup>33</sup>) ; par la suite, lorsque les empereurs ou les membres de l'aristocratie romaine tenteront d'imiter ces modèles antiques,

27. Cic., *Rep.* III, 25, 36, *frg.* 3 (d'après Nonius 68, 13 ; 522, 26).

28. Cic., *C.M.* XVI, 55.

29. Val.-Max. IV, 3, 5.

30. Cic., *Par.* XXXVIII.

31. Sur l'évolution de la figure de Curius, voir L. PASSET, *op. cit.* : Annexe 2, p. 453-462.

32. Voir A. VIGOURT, « M'. Curius Dentatus et C. Fabricius Luscinus : les grands hommes ne sont pas exceptionnels » dans M. COUDRY, T. SPÄTH dir., *L'invention des grands hommes de la Rome antique*, Actes du Colloque du Collegium Beatus Rhenanus, Paris 2001, p. 120, et L. PASSET, *op. cit.*, p. 17 : « Être frugal à Rome ne supposait, en effet, pas seulement de se contenter d'un train de vie modeste et d'une alimentation simple et peu abondante, cela signifiait également se rattacher au monde de la campagne, vivre à l'image des *Antiqui*, les hommes du passé, et, par voie de conséquence, faire preuve d'honnêteté et de dévouement envers la République ». On notera également l'intérêt de la Préface de l'*Agriculture* de Caton (*Agr. Praef.* 2), où figure clairement l'association entre *laudatio* (éloge) et image du *bonus agricola* : *Et uirum bonum quom laudabant, ita laudabant : bonum agricolam bonumque colonum : amplissime laudari existimabatur qui ita laudabatur* « Et lorsque nos ancêtres louaient un homme de bien, ils le louaient en ces termes : 'c'est un bon agriculteur et un bon cultivateur' ; et ils estimaient que celui qui était loué en ces termes recevait le plus bel éloge ».

33. Sen., *Ep.* LXXXVII, 40.

ils choisiront la plupart du temps un trait en particulier, comme la frugalité dans les repas, sans jamais parvenir à reproduire dans son ensemble cette attitude de dénuement qui plaçait les Anciens au rang de modèles.

Troisième et dernier exemple d'une liste (non exhaustive) à laquelle pourraient s'ajouter encore nombre d'autres personnages<sup>34</sup>, Caius Fabricius Luscinus est aussi l'un de ces parangons de l'antique frugalité romaine. Son désintéressement et la dimension remarquable de son austérité ont été l'objet de plusieurs anecdotes que l'on retrouve régulièrement dans la littérature latine. L'un des épisodes les plus célèbres est sans doute le refus de Fabricius d'une grosse somme d'argent offerte par Cinéas, ambassadeur de Pyrrhus, afin qu'il trahisse sa patrie<sup>35</sup>. Un précédent aurait vu Fabricius refuser des cadeaux de la part des Samnites<sup>36</sup> ; il aurait alors affirmé que les présents offerts ne lui seraient d'aucune utilité. Les sources sur ce point sont toutefois confuses et l'anecdote est attribuée également à Curius Dentatus. Fabricius prouve une nouvelle fois son désintéressement au moment de la candidature de Publius Cornelius Rufinus au consulat en 277 av. J.-C. Devant l'avidité et la cupidité du candidat et bien qu'il lui ait donné sa voix, Fabricius aurait dit préférer « être pillé que vendu »<sup>37</sup>. Symbole de l'incorruptibilité<sup>38</sup> et d'une loyauté exemplaire<sup>39</sup>, Fabricius, *homo novus* devenu consul à deux reprises, mourut si pauvre que l'État romain fut obligé de payer ses funérailles et de doter sa fille<sup>40</sup>.

Si Fabricius fut identifié très tôt comme un *exemplum* de vertu et de pauvreté<sup>41</sup>, au point d'avoir sa place dans la galerie des grands hommes du Forum d'Auguste, son détachement à l'égard des richesses fut diversement évalué par les auteurs antiques. On peut ainsi relever une évolution dans la perception de la pauvreté qui entoure le personnage de Fabricius qu'il

34. On pourrait ajouter la figure d'Agrippa Menenius à qui l'État romain dut payer des funérailles tant il était pauvre (Liv., *Per.* II, 38 et Plin l'Ancien, XXXIII, 48), la *parsimonia* de Caton (Liv. XXXIV, 4, 13 et XXXIV, 18 ; Cic., *C. M.* XIV ; Gell., XIII, 24 [voir L. PASSET, *op. cit.*, p. 266-270]), l'*antiqua parsimonia* de L. Tarius Rufus chez Plin l'Ancien (XVIII, 7, 5) ; la *tenuitas* de Sextus Roscius d'Amérie (Cic., *Amer.* 31) ; la *paupertas* d'Aelius Tubero chez Sénèque le Père (*Contr.* VI, 1, 8) ; les figures de la *frugalitas* chez Plin le Jeune que sont Titius Aristo, Spurinna ou Atilius Crescens (Plin, *Ep.* I, 22, 4 ; III, 1, 9 ; VI, 8, 5). Les Grecs ne sont pas en reste chez les auteurs latins, à l'instar d'Alcibiade dont Cornelius Nepos relève la modestie d'habillement, de table et de train de vie (*Vie des Grands capitaines* VII, 11, 2) ou Démétrios dont Sénèque évoque à deux reprises le dénuement exemplaire (*Ep.* XX, 9-10 et 62, 3).

35. Cic., *Rep.* III, 25, 36, *frg.* 2 (d'après Nonius CXXXII, 17) ; Cic., *Par.* VI, 48 ; Liv., *Per.* XIII ; D.H., XIX, 13-18 ; Sénèque le rhéteur, *Contr.* I, 29 ; Sen., *Ep.* XCVIII, 13 ; Flor. I, 13 ; Front., *Strat.* IV, 3 ; App., *Samn.* X ; Dion Cassius IX, 39.

36. Voir Sénèque le Père, *Contr.* VI, 1, 8.

37. Cic., *de Or.* II, 66 ; Gell., IV, 8 ; Dion Cassius, *frg.* 197 et Curt. XII, 1, 43. Voir également L. PASSET, *op. cit.*, Annexe 1, p. 440-449.

38. Cic., *Rep.* III, 40 ; *Par.* VI, 48 ; *Brut.* LV.

39. Dion Cassius *frg.* 133.

40. Val.-Max. IV, 4, 10. Et Sénèque de s'écrier au sujet de ces jeunes filles dotées par l'État en raison de la pauvreté de leur père (Sen., *Nat.* I, 17) : *O felix paupertas quae tanto titulo locum fecit !*, « Heureuse pauvreté, qui leur valut une pareille distinction ! ».

41. Sur la présentation de Fabricius comme *exemplum*, voir Sen., *Ep.* XCVIII, 13.

faut sans doute considérer à l'aune du contexte historico-politique d'écriture et, parfois même, de la personnalité de l'auteur lui-même. Cicéron, dans les *Tusculanes*, donne de Fabricius le portrait d'un homme plutôt résigné à sa pauvreté, figure du sage qui sait se satisfaire de peu (Cic., *Tusc.* III, 23, 56) :

*Cum enim paupertatis una eademque sit uis, quidnam dici potest, quam ob rem C. Fabricio tolerabilis ea fuerit, alii negent se ferre posse ?*

Étant donné en effet que la force de la pauvreté est toujours la même, pourquoi fut-elle tenue pour tolérable par Caius Fabricius alors que certains affirment ne pas être capables de la supporter ?

Dans son épopée destinée à raffermir les valeurs de ses concitoyens et leur amour des antiques vertus romaines, Virgile définit clairement le désintéressement de Fabricius comme une force d'âme extraordinaire, propre à susciter l'émulation de tous (Virg., *En.* VI, 844-845) : *paruoque potentem / Fabricium*, « Fabricius, puissant par sa pauvreté ». Valère-Maxime (IV, 3, 6), dans son recueil d'*exempla*, associe ce rejet des richesses à une forme de gloire, soulignant la satisfaction de Fabricius devant son état et le sentiment de liberté que pouvait lui procurer le refus des richesses. Pline l'Ancien fait de cette pauvreté une règle de vie assumée et si stricte que Fabricius « ne voulait pas qu'un général d'armée eût d'autre argenterie qu'une coupe et une salière ! »<sup>42</sup>. Ainsi, à mesure que Rome s'éloigne de la modestie de ses origines, de ses représentants traditionnels et d'une époque où les hommes tels que Fabricius incarnaient une grandeur et un désintéressement qui servaient sa gloire, les auteurs et commentateurs exaltent avec de plus en plus de vigueur le modèle d'une pauvreté assumée et souhaitable<sup>43</sup>.

## 1.2. – DES HÉROS / HÉRAULTS DU DÉNUEMENT ÉRIGÉS EN *EXEMPLA*

Si la valeur exemplaire des personnages évoqués ne fait aucun doute dans les textes cités, il convient cependant de souligner combien ces figures historiques héroïques de la Rome antique deviennent les hérauts d'un idéal de vie, fait de pauvreté et de désintéressement.

Il est intéressant de constater que certains des personnages précédemment étudiés « partagent » certaines anecdotes et ont de troublants points communs dans leurs parcours. Ainsi, le mot qu'aurait prononcé Curius sur sa préférence de commander à ceux qui sont riches plutôt que d'être riche lui-même se retrouve dans la bouche de Fabricius sous le calame de Frontin (*Stratagèmes* IV, 3, 2). Quant à l'ambassade des Samnites désireux de corrompre un général romain, si elle est traditionnellement évoquée comme étant adressée à Curius, là encore d'autres sources la mentionnent au sujet de Fabricius<sup>44</sup>. Les deux hommes politiques

42. Pline l'Ancien XXXIII, 54.

43. A. VIGOURT, *op. cit.*, p. 126.

44. À propos de Fabricius face aux Samnites, voir Gell. (qui cite Hygin) I, 14 et Val.-Max. IV, 3, 6.

partagent en outre leur frugalité alimentaire : Fabricius est décrit par Sénèque au coin de son foyer en train de manger herbes et racines<sup>45</sup>, tandis que Curius est régulièrement représenté comme un mangeur de navets, image qui a longtemps perduré dans la littérature ultérieure<sup>46</sup>.

De fait, la proximité de ces figures du dénuement interroge sur leur possible « interchangeabilité »<sup>47</sup> dans l'imaginaire collectif romain. La confusion des anecdotes entre les deux personnages, la perte progressive des repères chronologiques et historiques, la tendance des auteurs à utiliser les mêmes termes clef à propos de ces personnages (*paupertas*, *frugalitas*, *continentia*, *disciplina*, *labor*, *fortitudo*) et la dimension systématiquement laudative des propos tenus sur ces hommes d'État suggèrent la possibilité qu'au fil des époques, les noms de Curius ou de Fabricius aient été automatiquement associés à la représentation d'une pauvreté romaine vertueuse. Ce phénomène semble corollaire d'une perte progressive d'identité de ces personnages. En effet, l'absence de biographie complète et précise de ces hommes au profit d'une série d'épisodes assez proches les uns des autres<sup>48</sup>, inlassablement répétés par les auteurs, tend à prouver qu'ils ne sont pas tant considérés comme individus que comme modèles, conformément à la logique d'exemplarité observée chez les Romains. La collection de ces épisodes à forte dimension manichéenne, pratiquée par Sénèque l'Ancien dans la rhétorique des *Controverses* ou par Valère-Maxime dans ses *Faits et dits mémorables*<sup>49</sup>, autorise le surgissement de ces figures d'*exempla*, dont les auteurs sont friands pour soutenir leurs propos ou nourrir leur argumentation<sup>50</sup>.

On observe dès lors une tendance, dans les textes littéraires en prose ou en poésie de la période républicaine, à l'évocation de ces grands hommes non plus au singulier véritablement, mais à un singulier synonyme de pluriel. Les auteurs convoquent ainsi à la suite, dans une forme de collectivité, l'ensemble de ces figures du dénuement pour lesquelles la fonction de représentation d'un idéal semble primer sur la réalité historique des personnages<sup>51</sup>. Ainsi, leurs actions réelles, leurs hauts faits historiques sont pour ainsi dire gommés au profit d'une qualité ou d'une valeur (celle d'une pauvreté symbolique et louable) qui les caractérise pleinement aux yeux de la postérité.

Dans un passage du *Cato Maior* (Cic., *CM* XVI, 55-56), Cicéron évoque par exemple successivement M'. Curius et Cincinnatus à propos des plaisirs agricoles et du bonheur qu'il peut y avoir à cultiver la terre dans sa vieillesse. Ailleurs, c'est au cours d'une réflexion d'ordre

45. Sen., *Prov.* III, 6.

46. Plin. l'Ancien XIX, 87 ; Plut., *Cato. Ma.* II, 1-3 ; Juv. XI, 77-80 ; Ampel., *Liber memorialis* XVIII, 8.

47. A. VIGOURT, *op. cit.*, p. 118 et n. 7 p. 119.

48. C. BERRENDONNER, « La formation de la tradition sur M'. Curius Dentatus et C. Fabricius Luscinus : un homme nouveau peut-il être un grand homme ? » dans M. COUDRY, T. SPÄTH dir., *op. cit.*, p. 97.

49. Voir G. WOOLF (*op. cit.*, p. 88-89) à propos des collections de « thèmes classiques » dans les écoles de rhétoriques et la place particulière de la notion de pauvreté au sein de l'univers manichéen dans lequel les jeunes Romains apprenaient la maîtrise de la rhétorique et se formaient à l'âge adulte.

50. Quintilien (VII, 2, 38) utilise par exemple les noms de Curius et Fabricius comme contre-exemples venant discréditer ceux qui se livrent au vol en prenant prétexte de leur pauvreté.

51. R. OSBORNE, *op. cit.*, p. 13.

général sur les qualités morales et la valeur exemplaire des grandes figures de l'histoire romaine que Cicéron convoque successivement, les personnages de Fabricius et de Curius<sup>52</sup>, comme si l'enchaînement des noms venait renforcer le propos (Cic., *Par.* XII-XIII) :

*Quid continentia C. Fabrici, quid tenuitas uictus M'. Curi sequebatur ? (...) quid ? innumerabiles alii (nam domesticis exemplis abundamus) cogitassene quicquam in uita sibi esse expetendum, nisi quod laudabile esset et praeclarum, uidentur ? Veniant igitur isti inrisores huius orationis ac sententiae et iam uel ipsi iudicent, utrum se horum alicuius, qui marmoreis tectis ebore et auro fulgentibus, qui signis, qui tabulis, qui caelato auro et argento, qui Corinthiis operibus abundant, an C. Fabrici, qui nihil habuit eorum, nihil habere uoluit, similes malint.*

À quoi tendait le désintéressement de Caius Fabricius, à quoi la frugalité de Manius Curius ? (...) Que montraient tant d'autres innombrables exemples (car nous en avons pléthore chez nous) ? Semblent-ils avoir songé que dans la vie il ne faut rien chercher d'autre pour soi que ce qui est louable et beau ? Qu'ils viennent donc, ceux qui se moquent de mon discours et de mon opinion et qu'à présent ils jugent eux-mêmes s'ils préfèrent ressembler à ces hommes qui ont en abondance des palais aux marbres resplendissants d'ivoire et d'or, des statues, des tableaux, de la vaisselle en or ou en argent ciselé, des objets d'art de Corinthe, ou bien s'ils préfèrent ressembler à Caius Fabricius, qui n'eut rien de tout cela et ne voulut rien avoir ?

Visiblement friand de la convocation collective de ces grandes figures, Cicéron leur prête un tel pouvoir suggestif que la seule mention, au pluriel, du gentilice de Fabricius (*Luscinos*) fait surgir une nouvelle fois l'ombre de ces hérauts de la pauvreté romaine, dans un discours empreint de nostalgie (Cic., *leg. agr.* II, 24)<sup>53</sup> :

*... unum hoc certe uideor mihi uerissime posse dicere : tum cum haberet haec res publica Luscinos, Calatinos, Acidinos, homines non solum honoribus populi rebusque gestis uerum etiam patientia paupertatis ornatos...*

Il est un fait du moins que je peux tenir pour absolument vrai et que je peux dire : au temps où la République avait des Luscinus, des Catalinus, des Acidinus, des hommes qui ont été auréolés non seulement par les honneurs que le peuple leur a reconnus et par leurs exploits, mais aussi et surtout par la pauvreté qu'ils ont noblement endurée...

Chez Horace, la dimension symbolique de ces personnages est d'autant plus perceptible qu'elle entre dans une logique poétique allusive où quelques noms suffisent à évoquer tout un univers de pauvreté et de simplicité (Hor., *O.* I, 12, 37-44)<sup>54</sup> :

52. Sur l'association de Fabricius et de M'. Curius, voir Cic., *Par.* VI, 48.

53. Cic., *Par.* VI, 50.

54. L'association de ces figures avec la pauvreté semble si naturelle chez les auteurs romains que le poète Silius Italicus au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. ne prend pas la peine de préciser leur nom pour susciter, en filigrane de la scène qu'il décrit, le surgissement des Cincinnatus, des Fabricius et des Curius dans l'esprit de ses lecteurs (Sil., *Pun.* I, 609-616).



*Regulum et Scauros animaeque magnae  
prodigum Paulum superante Poeno  
gratus insigni referam Camena  
Fabriciumque.  
Hunc et incompitis Curium capillis  
utilem bello tulit et Camillum  
saeua paupertas et auitus apto  
cum lare fundus.*

Ma Camène reconnaissante rendra un hommage appuyé à Régulus, à Scaurus, à Paul-Émile prodigue de sa grande âme alors que le Carthaginois triomphait, à Fabricius, à Curius aux cheveux en bataille et à Camille : la sévère pauvreté, un domaine ancestral et un foyer modeste en firent de bons guerriers.

Ainsi, les Fabricius et les Curius<sup>55</sup> apparaissent comme les archétypes intemporels de cette *saeva paupertas*, cette pauvreté âpre et exigeante qui fit de ces simples citoyens romains les hérauts / héros d'un mode de vie et de valeurs que les générations à venir ne cessèrent de tenter sinon d'imiter ou d'égaler, du moins de regretter.

### 1.3. – IMITER L'ANTIQUE FRUGALITÉ, UN GAGE DE VERTU SOUS L'EMPIRE

À mesure que les richesses ne cessent de s'accroître dans la société romaine impériale, l'attrait pour cette pauvreté idéalisée des premières heures de la République romaine se fait de plus en plus ressentir. Cette recherche d'une forme de pauvreté affichée qui survient dès le principat d'Auguste, dans le cadre d'une forme de restauration de l'ordre moral, s'avère plus de l'ordre de l'affectation et de la posture que d'une réalité plus profondément vécue par les individus qui s'en réclament. Ainsi, et parce que la pauvreté a fait l'objet d'un traitement favorable dans les écrits des auteurs de la fin de la République, l'idée d'une frugalité vertueuse se développe dans la bonne société romaine.

Au premier chef, les empereurs cherchent à tirer profit de cette association mentale, fruit de la construction des discours politiques, historiographiques et littéraires de la période antérieure<sup>56</sup>, qui veut que l'homme frugal, celui qui fait preuve de continence et de modération dans ses besoins, est nécessairement un *uir bonus*. Dès lors, la frugalité rejoint la longue liste des vertus romaines avec la *fides*, la *pietas*, l'attachement à la patrie, le courage et la bravoure, qui définissent pleinement l'honnête homme romain.

---

55. Les deux personnages sont cités conjointement et au pluriel de surcroît chez Lucain (X, 152) : *Fabricios Curiosque graues*, « les austères Fabricius et Curius ». Leur association (au singulier cette fois) est reprise par Florus dans son *Histoire romaine* (I, 13).

56. Voir L. PASSET, *op. cit.*, p. 430 sq.



Dans cette perspective, on appréciera la description des mœurs d'Auguste par l'historien Suétone, qui insiste sur la simplicité du *princeps* dans ses tenues et dans ses repas<sup>57</sup>. On ne saurait toutefois manquer de relever la mise en scène partisane du biographe qui s'acharne à donner d'Auguste le portrait d'un homme fort simple (*priuatus*) et pour ainsi dire « normal », illustrant le sens même du titre de *princeps*, « le premier d'entre tous » qui reposait sur l'illusion de l'égalité entre Octave-Auguste et ses concitoyens (Suet., *Aug.* 73 et 74, 5) :

*Instrumenti eius et supellectilis parsimonia apparet etiam nunc residuis lectis atque mensis, quorum pleraque uix priuatae elegantiae sint. Ne toro quidem cubuisse aiunt nisi humili et modice instrato. Veste non temere alia quam domestica usus est, ab sorore et uxore et filia neptibusque confecta ; togis neque restrictis neque fuis, clauo nec lato nec angusto, calciamentis altiusculis, ut procerior quam erat uideretur. (...) Cenam ternis ferculis aut cum abundantissime senis praebebat, ut non nimio sumptu, ita summa comitate.*

L'économie de son ameublement et de sa parure sont encore aujourd'hui manifestes à travers des lits et des tables dont la plupart étaient à peine aussi élégants que les biens d'un simple privé. On dit qu'il n'a jamais dormi ailleurs que sur un lit fort bas et modestement recouvert. Il utilisait des vêtements qui étaient rarement faits en dehors de chez lui, confectionnés par sa sœur, son épouse, sa fille ou ses petites-filles. Ses toges n'étaient ni resserrées ni amples, ses laticlaves ni larges ni étroits, ses chaussures étaient un tout petit peu élevées afin qu'il parût plus grand. (...) Il offrait des repas à trois plats ou six dans de très grandes occasions. Plus maigre était le festin, plus grande était son aménité.

Reprenant la *parsimonia* d'Auguste, Tibère tâche à son tour de faire montre d'une simplicité exemplaire susceptible d'inspirer ses concitoyens, en particulier dans ses repas (Suet., *Tib.* 34)<sup>58</sup> :

*Et ut parsimoniam publicam exemplo quoque iuuaret, sollemnibus ipse cenis pridiana saepe ac semesa obsonia apposuit dimidiatumque aprum, affirmans omnia eadem habere, quae totum.*

Pour donner l'exemple de l'économie publique, il faisait servir dans ses repas de cérémonie des mets de la veille souvent même entamés, et il affirmait qu'une moitié de sanglier était aussi bonne qu'un sanglier tout entier.

S'il est paradoxal de parler de pauvreté à propos des maîtres successifs de Rome, on peut néanmoins noter leur volonté d'afficher une forme de retenue et de modestie dans certains aspects de leur vie, qui semble directement inspirée du modèle de frugalité des

---

57. Ce ne sont pas les seules marques du détachement et de la frugalité chez Auguste, puisque Suétone évoque son absence de goût pour les maisons luxueuses et sa volonté de conserver la même chambre en été comme en hiver (Suet., *Aug.*, 72), ainsi que ses goûts alimentaires sobres et frugaux (*Aug.* 76). Le *princeps* s'oppose en cela fortement à son prédécesseur à la tête de l'État romain, César, attiré par le faste et la richesse alors même qu'il était « pauvre et chargé de dette », dit l'historien (*Caes.* 46). Sur la description de la modestie de la demeure d'Auguste, nous renvoyons à R. REES, « Revisiting Evander at *Aeneid* 8.363 », *CQ* 46, 2, p. 584, et plus loin, n. 72.

58. L'économie de Tibère tourne rapidement à une forme accrue d'avarice dont Suétone donne, plus loin, une vision relativement négative (Suet., *Tib.*, 46).

anciens romains<sup>59</sup>. Dans ses *Annales*, Tacite évoque très clairement cette *imitatio* à propos de Vespasien<sup>60</sup> ; son sens de l'économie et de la modération fit revenir à davantage de sagesse la noblesse romaine habituée au luxe et à la profusion (Tac., *An.* III, 55) :

*... luxusque mensae a fine Actiaci belli ad ea arma quis Servius Galba rerum adeptus est per annos centum profusis sumptibus exerciti paulatim exolevere. Causas eius mutationis quaerere libet. Dites olim familiae nobilium aut claritudine insignes studio magnificentiae prolabebantur. Nam etiam tum plebem socios regna colere et coli licitum ; ut quisque opibus domo paratu speciosus per nomen et clientelas inlustrior habebatur. Postquam caedibus saeuitum et magnitudo famae exitio erat, ceteri ad sapientiora conuertere. (...) Sed praecipuus adstricti moris auctor Vespasianus fuit, antiquo ipse cultu uictuque. Obsequium inde in principem et aemulandi amor ualidior quam poena ex legibus et metus.*

... le luxe de la table qui, depuis la fin de la bataille d'Actium, jusqu'au moment qui donna l'Empire à Galba, s'était signalé par d'énormes profusions, diminua peu à peu. Il est intéressant de rechercher les causes de ce changement. Autrefois, les familles nobles qui joignaient la richesse à la naissance ou à l'illustration s'abandonnaient sans réserve au goût de la magnificence. Alors il était encore permis de se concilier le peuple, les alliés, les rois, et d'en recevoir des hommages. Tout un chacun devenait plus illustre encore par ses ressources, une maison splendide, l'apparence de la grandeur, des clientèles. Après que des flots de sang eurent coulé et qu'une brillante renommée fut devenue cause de trépas, ceux qui restèrent devinrent plus raisonnables. (...) Mais le principal auteur du resserrement des mœurs fut Vespasien, qui revint à l'usage antique dans son apparence et à sa table. À partir de là, le désir de plaire au prince et l'empressement de l'imiter furent plus efficaces que la crainte des lois et des châtements.

Ainsi, faire preuve de désintéressement et d'économie constitue, sous l'Empire, la marque suprême d'une vie faite de vertus d'autant plus que, dans un siècle où l'opulence et les richesses se disputent la première place, la parcimonie et la modération deviennent des exceptions que les auteurs anciens se plaisent à relever chez les grands hommes, à l'instar d'Agricola (Tac., *Agr.* 4, 4 et 9, 5)<sup>61</sup> :

*Arcebat eum ab inlecebris peccantium praeter ipsius bonam integramque naturam, quod statim paruulos sedem ac magistrum studiorum Massiliam habuit, locum Graeca comitate et prouinciali parsimonia mixtum ac bene compositum. (...)*

59. Aulu Gelle rappelle (II, 24) que « la frugalité des mœurs, l'économique simplicité des repas chez les anciens Romains, ne furent pas seulement un usage domestique, mais une obligation publique, maintenue par plusieurs lois sévères » (*Parsimonia apud ueteres Romanos et uictus atque cenarum tenuitas non domestica solum obseruatione ac disciplina, sed publica quoque animaduersione legumque complurium sanctionibus custodita est*).

60. Voir B. LEVICK, « Morals, Politics, and the Fall of the Roman Republic », *Greece & Rome* 29, 1, 1982, p. 60.

61. Il faut nécessairement relativiser ce type de présentation car pas plus que les empereurs, ces grands hommes n'étaient à proprement parler « pauvres ». Un autre passage de Tacite montre que si Agricola n'éprouvait pas de cupidité, il n'en disposait pas moins de richesses importantes, ce qui semble assez naturel pour un grand général romain ayant remporté de nombreuses victoires ; Tac., *Agr.*, 44, 4.

Il se tenait éloigné des séductions des vices par sa nature qui était bonne et intègre mais aussi par le fait que, dès sa petite enfance, il eut pour séjour et pour guide Marseille, un lieu de bonne composition où se mêlent harmonieusement la douceur aimable de la Grèce et l'austérité de la province. (...)

*Integritatem atque abstinentioniam in tanto uiro referre iniuria uirtutum fuerit.*

Parler à propos d'un si grand homme de son intégrité et de son désintéressement serait faire injure à ses vertus.

Si la pauvreté des grands hommes de la République romaine a beaucoup inspiré les auteurs de l'époque classique et, à leur suite, ceux de l'époque impériale, la représentation littéraire de la pauvreté des anciens romains s'est enrichie au fil du temps de l'image d'une Rome aux origines modestes.

## 2. – CRÉATION DU MYTHE DE LA PAUVRETÉ ROMAINE ARCHAÏQUE

### 2.1. – VERTUS ET IDÉAL DE LA PAUVRETÉ DE LA ROME PRIMITIVE

À partir de quelques individus modèles à l'économie et au désintéressement remarquables, les auteurs anciens ont développé cette thématique qu'ils ont appliquée à la Ville éternelle, notamment dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. À cet égard, Salluste, dans ses réflexions historiographiques sur les raisons de la puissance de Rome et la geste du peuple romain, attribue l'origine de cette grandeur à un petit nombre d'individus vertueux dont la principale qualité – et non la moindre – a été de faire prévaloir à Rome cette vénérable pauvreté des origines (Sall., C. 53, 2 et 4) :

*Sed mihi multa legenti, multa audienti quae populus Romanus domi militiaeque, mari atque terra, praeclara facinora fecit, forte lubuit adtendere quae res maxime tanta negotia sustinisset. (...) Ac mihi multa agitant constabat paucorum ciuium egregiam uirtutem cuncta patrauisse, eoque factum uti diuitias paupertas, multitudinem paucitas superaret.*

Pour moi, lorsque je lisais ou que j'écoutais toutes les belles actions accomplies par le peuple romain dans la paix comme dans la guerre, sur mer comme sur terre, l'idée m'est venue de rechercher les causes qui avaient permis de soutenir de tels efforts. (...) À force de réfléchir sur ces questions, il m'apparaissait que c'était la valeur éminente d'un petit nombre de citoyens qui avait tout fait en assurant la victoire de la pauvreté sur la richesse, du petit nombre sur la multitude.

La construction de ce discours sur la pauvreté de la Rome primitive s'est inscrite dans une période où les questionnements sur l'identité romaine coïncidaient avec une réflexion plus profonde sur les origines de la Ville et sur son développement en pleine progression. Le constat opéré par nombre d'historiens et de poètes romains d'une forme de décadence saisissante des mœurs romaines, en particulier dans leur rapport au luxe et à l'argent, fut dès lors mis en perspective avec cette idéalisation des premières heures d'une Rome proto-historique, dont les

contours exacts devinrent de plus en plus flous, à mesure qu'il s'agissait pour les auteurs de souligner une dichotomie violente entre un passé idéalement vertueux et un présent en proie à tous les vices.

Le passage de Salluste évoque le *populus romanus* dans son ensemble et la prééminence de quelques individus louables dans une société où les vertus l'ont emporté pendant longtemps. La transition entre le désintéressement remarquable de quelques particuliers et la création du mythe de la pauvreté collective de la Rome primitive semble particulièrement sensible chez Sénèque le Père. Dans un passage des *Controverses* (Sen. l'Ancien, *Contr.* I, 6, 4-15), l'auteur mentionne ainsi quelques hommes dont les origines modestes ont donné lieu à une belle réussite ultérieure avant de faire le parallèle avec Rome dont les débuts discrets ont fait place à d'extraordinaires développements :

*Seruium regem tulit Roma, in cuius uirtutibus humilitate nominis nihil est clarius. Quid tibi uidentur illi ab aratro, qui paupertate sua beatam fecere rem publicam ? Quemcumque uolueris reuolue nobilem : ad humilitatem peruenies. Quid recenseo singulos, cum hanc urbem possim tibi ostendere ? Nudi stetero colles, interque tam effusa moenia nihil est humili casa nobilius, (etsi) fastigatis supra tectis auro puro fulgens praelucet Capitolium. Potes obiurgare Romanos, quod humilitatem suam, cum obscurare possint, ostendunt ; sed haec non putant magna, nisi apparuerit ex paruis surrexisse.*

Rome eut pour roi Servius, dont le mérite le plus éclatant est son humble origine. Que penses-tu de ces hommes venus de la charrue, qui, avec leur pauvreté, ont rendu l'État bienheureux ? Remonte à l'origine de n'importe quel noble : tu trouveras un humble commencement. Pourquoi énumérer des individus, quand il me suffirait de te montrer notre ville en exemple ? Ce sont des collines nues qui se sont dressées et dans la vaste enceinte, rien n'est plus noble qu'une humble chaumière, même si au-dessus des toits qui dressent leurs faîtes ornés d'or pur, c'est le Capitole éclatant qui désormais étincèle. Peux-tu reprocher aux Romains de faire montre de leur humble origine alors qu'ils pourraient la cacher ? Mais ils ne pensent pas que tout cela soit magnifique en dehors du fait que cette grandeur tire son origine de maigres commencements...

Cette ville, caractérisée par ses humbles toits, par la modestie de ses origines est bien sûr celle évoquée par Tite-Live dans son *Ab Vrbe Condita*, une ville de bergers<sup>62</sup>, d'hommes modestes, préoccupés du travail des champs et au mode de vie plutôt rural. Ce sont ces hommes, vertueux et définis par une pauvreté exigeante, qui ont assuré la domination romaine sur le reste du monde<sup>63</sup>. Ainsi, lorsqu'Horace expose, par le truchement de Junon, une vision mythologisée des conditions de la puissance romaine, il associe clairement la pauvreté aux vertus originelles de Rome, symboles de son pouvoir sur le reste du monde (Hor., *O.* III, 3, 41-56) :

---

62. Liv. I, 6, 3 et V, 53, 8. Voir aussi l'ensemble du passage de Tite-Live I, 6, 4-8, qu'il convient de rapprocher de Denys D'Halicarnasse (I, 79, 11) qui rappelle qu'au commencement, avant même la fondation de Rome, Romulus et Rémus, menaient la vie simple « de bouviers et vivaient de leur propre travail sur les collines, le plus souvent en construisant avec du bois et des roseaux des cabanes dont le toit était fait des mêmes matériaux ».

63. Sur ce point, Sall., *C.* 52, 19-22.

*insultet armentum et catulos ferae  
 celae inultae, stet Capitolium  
 fulgens triumphatisque possit  
 Roma ferox dare iura Medis.  
 Horrenda late nomen in ultimas  
 extendat oras, qua medius liquor  
 secernit Europen ab Afro,  
 qua tumidus rigat arua Nilus ;  
 aurum inrepertum et sic melius situm,  
 cum terra celat, spernere fortior  
 quam cogere humanos in usus  
 omne sacrum rapiente dextra,  
 quicumque mundo terminus obstitit,  
 hunc tanget armis, uisere gestiens,  
 qua parte debacchentur ignes,  
 qua nebulae pluuiique rores.*

... pourvu que les troupeaux bondissent et que les bêtes fauves y cachent impunément leurs petits, le Capitole peut se dresser resplendissant et la fière Rome être assez puissante pour triompher des Mèdes et leur donner des lois ; elle peut, portant au loin la terreur, étendre son nom jusqu'aux régions extrêmes, là où l'onde, s'interposant, sépare l'Europe de l'Afrique, là où le Nil débordé arrose ses campagnes ; mettant son courage à dédaigner l'or et à le laisser enfoui et caché sous la terre, sa meilleure place, plutôt qu'à l'amasser d'une main prompte à ravir pour l'usage de l'homme toute chose sacrée, en tout lieu où le monde a trouvé une borne devant lui, là elle touchera de ses armes, avide d'explorer dans quelle partie de la terre se déchaînent les feux brûlants, dans quelle partie les brouillards et les pluies ruisselantes<sup>64</sup>.

L'éclat du Capitole et le triomphe de Rome sur les peuples barbares sont soumis, dans le poème d'Horace, à une condition principale qui est l'interdiction faite aux Romains de ressusciter Troie (v. 56 *sq.*). Mais de manière implicite, la force de Rome est aussi assurée par sa permanence dans un état de noble pauvreté (v. 49 *aurum inrepertum*), représenté par la mention du bétail (v. 41 *armentum*)<sup>65</sup>. Tant que cette vie pastorale durera, tant que les Romains fuiront les richesses et leur nocivité, Rome sera assurée de sa grandeur<sup>66</sup>. Porphyryon, commentateur des *Odes* d'Horace au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., ne s'y est pas trompé, lui qui glose le passage horatien en ces termes (Porph., *ad O.* III, 3, 49-50) :

64. Horace, *Odes*, Traduction de F. VILLENEUVE, Introduction et notes d'O. RICOUX, Paris 1997.

65. Sur ce point, voir M. LABATE, « Constructing the Roman Myth. The History of the Republic in Horace's Lyric Poetry » dans J. FARRELL, D. NELIS, *Augustan Poetry and the Roman Republic*, Oxford 2013, p. 219.

66. Il est fort intéressant de comparer la vision horatienne qui lie la grandeur de Rome à la permanence d'une pauvreté originelle (voir l'*O.*, II, 15 dans laquelle Horace proteste contre le luxe et la vanité de son époque en rappelant le goût des Anciens pour la simplicité), là où Virgile lie la puissance romaine à la permanence de la ville de Rome (Virg., *En.* IX, 446-449).

*populum autem Romanum ait constantissimum aurum contemnere, et merito, quoniam apud ueteres paupertas magis in honore erat quam diuitiae.*

Le poète dit que le peuple romain méprise l'or avec la plus grande fermeté et ce, à juste titre, puisque chez les Anciens, la pauvreté était davantage à l'honneur que les richesses.

Le discours de Junon chez Horace, ainsi que la mention relativement imprécise chez Porphyryon *apud ueteres*, « chez les Anciens », permettent de souligner un point important sur la création du mythe de la pauvreté romaine originelle. En termes de temporalité, la mention de cette pauvreté, dont nous avons vu précédemment qu'elle était amplement détaillée s'agissant des grands héros de la République romaine, remonte, comme ici chez Horace, aux temps légendaires voire mythologiques, ou, à tout le moins proto-historiques.

En effet, avant même la naissance de Rome et la constitution, sous l'égide de Romulus, d'une quelconque nation romaine, la littérature latine fait état d'une cité aux forces limitées et aux moyens modestes<sup>67</sup>, que Virgile présente sous le nom de Pallantée. Son chef, Évandre, constitue l'incarnation d'une pauvreté vertueuse, reconnue et donnée en exemple dans les discours poétiques. Dans l'*Énéide*, Virgile propose une visite guidée de ce site, au cours de laquelle il fait le portrait du roi arcadien et de l'idéal de frugalité qu'il représente. À plusieurs reprises, l'humble condition du roi est rappelée à Énée et au lecteur. Qualifié d'*inops* (« sans ressources »)<sup>68</sup> puis de *pauper* (« pauvre »)<sup>69</sup>, Évandre, qui occupe une demeure modeste<sup>70</sup>, prévient son hôte de la sobriété de son mode de vie dans un éloge de la pauvreté (Virg., *En.* VIII, 362-365) :

*Vt uentum ad sedes : Haec, inquit, limina uictor  
Alcides subiit, haec illum regia cepit.  
Aude, hospes, contemnere opes et te quoque dignum  
Finge deo rebusque ueni non asper egenis.*

Dès qu'ils furent arrivés sur le seuil, Évandre dit : « Ce seuil, Alcide l'a franchi après sa victoire ; ce palais l'a reçu. Aie le courage, cher hôte, de mépriser les richesses et toi aussi, rends-toi digne du dieu et entre, sans sévérité pour ma pauvreté ».

67. Virgile parle du *pauper senatus* (*En.* VIII, 105) du site proto-historique de Rome, de la petitesse de la ville (*En.* VIII, 554 : *paruam per urbem*) et de la faiblesse de ses forces (*En.* VIII, 473 : *exiguæ uires*).

68. Virg., *En.* VIII, 99-100 : *tecta uident quæ nunc Romana potentia caelo / tum res inopes Euandrus habebat*, « ils voient les toits que la puissance romaine a aujourd'hui élevés jusqu'au ciel ; à cette époque-là, Évandre n'avait qu'un petit domaine ».

69. Virg., *En.* VIII, 359-360 : *tecta pauperis Euandri*, « la demeure du pauvre Évandre ».

70. Virg., *En.* VIII, 366 : *angusti subter fastigia tecti*, « sous les poutres de l'étroite demeure » ; VIII, 455 : *Euandrum ex humili tecto lux suscitât alma*, « la douce lumière fait sortir Évandre de son humble maison » et VIII, 543 : *paruosque penatis*, « ses humbles pénates ». Il est désormais amplement reconnu par la critique virgilienne que la demeure d'Évandre occupait la même place que la maison d'Auguste (cf. R. REES, *op. cit.*, n. 1 p. 583). La composition poétique virgilienne entre donc clairement en résonnance avec la modération affichée par Auguste (cf. n. 59).

À la suite d'Évandre, c'est bien entendu la figure de Romulus qui s'impose comme le parangon de la simplicité et de la frugalité « romaines » ; le rapprochement entre les deux personnages est d'ailleurs opéré par Virgile lui-même<sup>71</sup>. Comme pour Évandre, la pauvreté de Romulus est symbolisée par sa demeure qui aura, dans toute la littérature latine, une extraordinaire postérité : la *casa Romuli* que la plupart des historiens et poètes romains évoquent comme symbole de la simplicité du premier roi de Rome<sup>72</sup>. Identifiée par les écrivains latins comme une relique fictive<sup>73</sup> du *mos maiorum* (vestige maintes fois reconstruit à l'identique<sup>74</sup>) et comme la métaphore de l'incroyable accroissement du pouvoir de Rome depuis ses humbles origines<sup>75</sup>, la cabane de Romulus au toit de chaume<sup>76</sup> est un emblème universel du passé romain idéalisé<sup>77</sup>, entre fragilité et puissance<sup>78</sup>. Florus l'atteste dans ses *Épitomés* (Florus I, 13, 7) quand il raconte la destruction de la *casa Romuli*, lors de l'incendie de Rome consécutif à l'invasion gauloise à l'époque de Manlius et Camille :

*Pastorum casas ignis ille et flamma paupertatem Romuli abscondit.*

Sous ce feu disparurent les cabanes de pasteurs ; sous la flamme, la pauvreté de Romulus.

Ainsi, la tradition littéraire s'est plu à mettre en valeur l'humilité et la modestie du premier habitat romain, illustrées par les demeures d'Évandre ou de Romulus. Mais c'est aussi l'occasion, indépendamment d'une époque précise ou d'une datation particulière, de rappeler au lectorat romain, dans l'optique d'une comparaison entre le passé et le présent, le modèle qu'était le *mos maiorum*, à une époque où ses valeurs étaient de moins en moins respectées.

La dichotomie entre un passé lointain, évoqué de manière souvent imprécise (avec des adverbes comme *olim*, *quondam*) et un ici et maintenant (*hic et nunc*) fort différent est clairement perceptible chez Virgile (Virg., *En.* VIII, 347-348) :

71. Comme le fait remarquer C. EDWARDS, *Writing Rome. Textual Approaches to the City*, Cambridge 1996, p. 36.

72. Varron *L.* V, 54, 1 ; D.H. I, 79, 11. La dernière allusion à la *casa Romuli* se trouve dans les *Saturnales* de Macrobe I, 15, 10.

73. De nombreuses discussions existent encore aujourd'hui sur l'emplacement exact de la *casa Romuli* (sur le Palatin ou sur le Capitole). Plusieurs cabanes ont été identifiées comme étant celle du fondateur de Rome (A. BALLAND, « La *casa Romuli* au Palatin et au Capitole », *REL* 62, 1984, p. 60) en sorte qu'il semble que ce soit davantage le symbole qui compte, l'idée que cette *casa* représente plutôt que sa réalité historique ou archéologique qui est considérée par les auteurs romains. Voir C. EDWARDS, *op. cit.* p. 35 sq.

74. Sur les reconstructions de la cabane de Romulus, voir D. H. I, 79, 11 ; sur ses multiples destructions par le feu, voir Dion Cassius *LIV*, 29, 8 ; *XLVIII*, 43, 4 ou encore Martial suppliant Domitien de restaurer la maison de Romulus (*Ep.* VIII, 80).

75. Voir Val.-Max. II, 8 et C. EDWARDS, *op. cit.*, p. 37.

76. Virg., *En.* VIII, 654 : *Romuleoque recens horrebat regia culmo*, « la regia toute neuve se hérissait d'un chaume romuléen ». Vitruve, *Arch.* II, 1, 5 : *in Capitolio commonefacere potest et significare mores uetustatis Romuli casa et in arce sacrorum stramentis tecta*, « sur le Capitole la maison de Romulus et sur la citadelle les temples aux toits de chaume peuvent rappeler à notre souvenir et symboliser les anciennes coutumes des temps anciens ».

77. Voir C. EDWARDS, *op. cit.*, p. 38-39.

78. Sen., *Ep.* LXVI, 3 : *potest ex casa uir magnus exire*, « un grand homme peut sortir d'une humble chaumière ».



*Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit  
aurea nunc, olim siluestribus horrida dumis.*

De là, il les conduit à la demeure tarpéienne et au Capitole, tout en or à présent, autrefois hérissé de ronces.

L'opposition est d'autant plus marquée qu'elle est renforcée par la structure du vers, les deux adjectifs *aurea* et *horrida* ainsi que les deux adverbes *nunc* et *olim* se faisant face dans une forme de chiasme souligné par la présence de la coupe trihémimère entre eux. Le discours virgilien mettant en regard la frugalité de la Rome primitive et de ses humbles mais non moins glorieux représentants se superpose dès lors à la vision des *aurea templa* de la Rome augustéenne, dans une perspective téléologique tout à la gloire du *princeps*<sup>79</sup>.

C'est sans doute Properce qui pousse à son paroxysme cette thématique en brossant un tableau rustique des origines de Rome dont les vers offrent un pendant reconnu à la description virgilienne de Pallantée<sup>80</sup> (Prop., IV, 1, 1-14) :

*Hoc, quodcumque uides, hospes, qua maxima Roma est,  
ante Phrygem Aenean collis et herba fuit ;  
atque ubi Nauai stant sacra Palatia Phoebos,  
Euandri profugae concubuerunt boues.  
Fictilibus creuere deis haec aurea templa,  
nec fuit opprobrium facta sine arte casa ;  
Tarpeiusque pater nuda de rupe tonabat,  
et Tiberis nostris aduena bubus erat.  
Qua gradibus domus ista Remi se sustulit, olim  
unus erat fratrum maxima regna focus.  
Curia, praetexto quae nunc nitet alta senatu,  
pellitos habuit, rustica corda, Patres.  
Bucina cogebat priscos ad uerba Quiritis :  
centum illi in prato saepe senatus erat.*

Tout ce que tu vois ici, étranger, cette Rome si grande, avant la venue du Phrygien Énée, ce n'était que des collines et de l'herbe et sur le Palatin, à l'endroit où se dresse le sanctuaire en l'honneur de Phébus et de sa Victoire navale, les génisses fugitives d'Évandre se sont couchées. Les divinités autrefois d'argile possèdent aujourd'hui ces temples d'or, elles que ne déshonorait pas jadis une cabane sans art. Jupiter Tarpéien tonnait sur une roche nue et le Tibre était un fleuve étranger à nos bœufs. Sur les gradins, là où s'est élevée la maison de Rémus, jadis là était l'unique foyer des deux frères, tout leur royaume. La Curie qui maintenant s'élève altière, avec son sénat en toge prétexte, avait pour sénateurs des hommes vêtus de peaux, des hommes au cœur rustique. C'était le son de la trompe qui invitait les antiques Quirites à échanger entre eux : cent d'entre eux dans un pré c'était souvent tout le sénat.

79. S. PAPAIOANNOU, « Founder, Civilizer and Leader: Vergil's Evander and His Role in the Origins of Rome », *Mnemosyne* 56, 6, 2003, p. 700.

80. D. O'ROURKE, « 'Maxima Roma' in Propertius, Virgil and Gallus », *CQ* 60, 2, 2010, p. 471-472.

Autour de la figure d'Évandre (v. 4), Properce offre une peinture pastorale aux accents arcadiens<sup>81</sup> de la Rome archaïque où évolue du bétail (*profugae boues* au v. 4, *nostris bubus* v. 8) dans un cadre champêtre (*collis et herba* v. 2). L'absence de technicité, évoquée par l'expression *facta sine arte casa* au v. 6, rappelle bien sûr la *casa Romuli*<sup>82</sup> dont il a été question précédemment et la pauvreté d'un humble habitat originel. De la même façon, le « sénat » que nous dépeint Properce, assemblée de vénérables aux « cœurs rustiques » (*rustica corda* au v. 12) et modestement habillés (*pellitos* v. 12) débattant dans des champs (*in prato... senatus* au v. 14), présente des accents virgiliens et rappelle le *pauper senatus* de Pallantée (Virg., *En.* VIII, 105). L'élégie propertienne qui repose sur une opposition entre l'époque lointaine de la pauvreté de la Rome archaïque et le caractère grandiose de la cité aux dimensions extraordinaires (*maxima Roma* v. 1), aux richesses incomparables (*aurea templa* au v. 5) et aux institutions luxuriantes (*praetextatu senatu* v. 11), reprend la disjonction adverbiale, déjà observée chez Virgile, *olim* (v. 9) vs *nunc* (v. 11). Comme ses prédécesseurs, Properce convoque un passé reculé proto-historique où la rusticité, la simplicité et la pauvreté caractérisent une Ville en devenir<sup>83</sup>.

Si les poèmes virgilien et propertien constituent des éloges de la Rome augustéenne et de sa grandeur, la mise en avant de la pauvreté des origines de Rome a également servi d'argument principal dans la condamnation par certains auteurs latins de la décadence des mœurs romaines. Ainsi, en opposant les vertus d'une pauvreté assumée et d'une rigueur austère des temps passés à une époque corrompue par le luxe et les richesses en tous genres, poètes satiriques et prosateurs moralistes parent, tout naturellement, fustiger avec virulence les vices et défauts de leur propre société.

## 2.2. – LA PAUVRETÉ ROMAINE FACE AU LUXE, À L'OPULENCE ET À LA DÉCADENCE

Dès la fin de la 1<sup>ère</sup> moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., Cicéron évoquait déjà l'opposition entre les mœurs rustiques d'autrefois et les pratiques et modes de vie de son époque. Dans le *Pro Quinctio*, l'orateur brosse de son client le portrait de l'honnête homme, attaché aux mœurs d'antan, à la vie simple et aux habitudes frugales (Cic., *Quinct.* 18) :

*Vixit enim semper inculte atque horride ; natura tristi ac recondita fuit ; non ad solarium, non in campo, non in conuiuiis uersatus est ; id egit ut amicos observantia, rem parsimonia retineret ; antiquam offici rationem dilexit cuius splendor omnis his moribus obsoleuit.*

Il a toujours mené une vie simple et presque sauvage ; il fut d'un caractère sérieux et discret ; il n'a jamais fréquenté ni les promenades, ni le Champ de Mars, ni les festins ; il s'est appliqué à conserver ses amis par de justes égards, son bien par une sévère économie ; il chérissait l'observance des usages antiques dont la noble franchise n'est plus dans les mœurs actuelles.

81. Sur l'Arcadie et la définition de l'arcadisme et de l'arcadicité : F. COLLIN, *L'invention de l'Arcadie. Virgile et la naissance d'un mythe*, Paris 2021.

82. Les v. 9-10 évoquent également, de manière indirecte, l'importance de la *casa Romuli* dans l'idéologie augustéenne ; voir A. BALLAND, *op. cit.*, p. 65.

83. C. EDWARDS, *op. cit.*, p. 41-43 et J. REA, *Legendary Rome. Myths, Monuments and Memory on the Palatine and Capitoline*, Duckworth 2007, p. 106-111.

Et la *peroratio* s'achève sur l'opposition entre deux modèles de vie bien distincts, incarnés par l'accusé et par l'accusateur (Cic., *Quinct.* 30) :

*Ea res nunc enim in discrimine uersatur, utrum possitne se contra luxuriam ac licentiam rusticana illa atque inculta parsimonia defendere an deformata atque ornamentis omnibus spoliata nuda cupiditati petulantiaeque addicatur.*

Il s'agit en effet de décider si la sévère économie d'une vie simple et rustique peut se défendre contre le luxe et la licence ; ou si elle doit être livrée nue, dégradée, dépouillée de tout ce qui faisait ses ornements, aux outrages de la cupidité et de l'impudence.

Le *Pro Quinctio* est l'un des tout premiers plaidoyers de Cicéron, alors seulement âgé de 25 ans ; les ficelles oratoires sont assez grossières et le balancement thématique entre la sévérité des mœurs d'antan et la licence des mœurs contemporaines, promis à un bel avenir, est relativement saillant.

De même, dans la *Seconde action contre Verrès*, lorsqu'il évoque le caractère des Siciliens, ses clients, Cicéron utilise le même schéma binaire, opposant l'austérité des mœurs d'antan à celles de ses contemporains (Cic., *Verr.* II, 2, 7) :

*Iam uero hominum ipsorum, iudices, ea patientia uirtus frugalitasque est ut proxime ad nostram disciplinam illam ueterem, non ad hanc quae nunc increbruit, uideantur accedere. Nihil ceterorum simile Graecorum ; nulla desidia, nulla luxuries ; contra summus labor in publicis priuatisque rebus, summa parsimonia, summa diligentia.*

Telle est vraiment, juges, la vie laborieuse, la vertu et la frugalité de ces habitants, qu'elle semble se rapprocher beaucoup de nos mœurs, non pas de celles qui se sont répandues de nos jours, mais de nos mœurs antiques. Ils ne ressemblent en rien aux Grecs ; ils n'éprouvent ni indolence, ni luxe, pratiquent dans les affaires privées et publiques le plus pénible labeur, la plus sévère économie, le plus grand scrupule.

Mais ce qui reste relativement discret dans les plaidoyers de Cicéron se développe de manière considérable dans les écrits historiographiques et prend une tournure particulièrement féroce sous le calame de Salluste, son contemporain<sup>84</sup>. Ce discours qui évoque une pauvreté idéale de la Rome ancienne se transforme progressivement en une défense farouche des vertus antiques face à une société contemporaine dévorée par l'ambition, le luxe et la débauche. Salluste s'érige en porte-voix d'une morale fondée sur le respect de valeurs telles que la *iustitia*, la *fides* et bien sûr la *moderatio* et la *temperantia*. Dans le sillage de ces deux dernières qualités, les réflexions de l'historien sur la pauvreté romaine constituent un véritable leitmotiv, appliqué au cas général comme aux cas particuliers<sup>85</sup>, dans des passages qui oscillent entre nostalgie et polémique. Dès lors, le regret de l'abandon par Rome de son goût pour une

84. Voir A. W. LINTOTT, « Imperial Expansion and Moral Decline in the Roman Republic », *Historia/Zeitschrift für Alte Geschichte* 21, 4, 1972, p. 626 sq. et B. LEVICK, *art. cit.* n. 60, p. 53-55.

85. Le personnage de Catilina en est sans doute l'un des meilleurs exemples dans la prose sallustéenne. Voir Sall., *C.* 5, 8.

pauvreté vertueuse, qui prendra simplement chez Tite-Live la forme d'un constat douloureux au cœur de la Préface de l'*Ab Vrbe Condita*<sup>86</sup>, fait l'objet d'une amplification amère de la part de Salluste (Sall., C. 12, 1-2) :

*Postquam diuitiae honori esse coepere et eas gloria, imperium, potentia sequebatur, hebescere uirtus, paupertas probro haberi, innocentia pro maleuolentia duci coepit. Igitur ex diuitiis iuuentutem luxuria atque auaritia cum superbia inuasere : rapere, consumere, sua parui pendere, aliena cupere, pudorem, pudicitiam, diuina atque humana promiscua, nihil pensi neque moderati habere.*

Lorsque la richesse commença à être à l'honneur, qu'elle s'accompagna de la gloire, des commandements et du pouvoir politique, la vertu commença à s'affaiblir, la pauvreté fut considérée comme une honte et l'intégrité comme de la malveillance. Alors donc, à la suite des richesses, le goût des plaisirs, l'avarice et l'orgueil envahirent la jeunesse : on pillait, on dépensait, on faisait peu de cas de son propre bien, on convoitait celui d'autrui, on mêlait honneur et pudeur, lois divines et humaines, sans aucun sens du devoir ni de la mesure.

L'opposition entre la *paupertas* et l'*innocentia* d'un côté et l'ensemble des fléaux (avarice, amour de l'argent, ambition, orgueil) dont le champ lexical est très marqué dans le texte et dont les termes employés sont numériquement supérieurs à ceux utilisés pour les vertus, rend compte d'un véritable écrasement de la modération antique par une multitude de vices. Pour l'historien, la richesse, présentée comme la mère de tous les vices<sup>87</sup>, est donc responsable de la décadence d'un peuple qui fut grand par le passé mais s'abîme désormais dans une époque caractérisée par une décadence morale.

Dernier rempart contre un déclin annoncé, la disparition de la noble *paupertas* des ancêtres est le signe d'une époque en perdition. Lucain dans la *Pharsale* ne manque pas de s'imprégner de ce pessimisme historiographique dans sa longue tirade contre la décadence romaine à l'époque impériale. Ce dernier reprend la même vision aux accents sallustéens lorsqu'il décrit dans son épopée la « fin de la pauvreté féconde en héros »<sup>88</sup>.

Chérie des historiens romains, cette thématique est aussi un *topos* poétique privilégié chez Horace<sup>89</sup> et particulièrement présente dans le genre de la satire. Juvénal reprend ainsi dans deux passages le thème d'une lointaine pauvreté romaine qui n'est plus. Toutefois au moment de regretter une pauvreté idéale dévoyée par une abondance de richesses à son époque et là

86. Liv., *Praef.*, 11-12.

87. Voir Sall., C. 5, 8 ; 9, 1-2 ; 10, 3-4 et 11, 3 ; 52, 19-22 ; 53, 2-3 et *Iug.* 4, 7. Voir aussi Sen., *Tranq.* 8, 1. Tacite, comme beaucoup, voit dans l'amour des richesses, les causes de la guerre (Tac., *Agr.* 15, 5 et 30, 6-7).

88. Lucain I, 160-182.

89. Dans l'*O.* II, 15 Horace oppose les temps anciens à son présent de poète, ou encore dans l'*O.* III, 6, 37 *sq.* il compare la rusticité des aïeux aux mœurs dévoyées des générations ultérieures. Enfin, sous un autre angle, l'*O.* III, 24 (en part. v. 48-49 et 51-54) expose la licence effrénée des Romains, leur soif de richesses et de pouvoir face à la vie plus fruste mais pure des barbares.

où d'autres associent cette disparition au développement de l'Empire, le satiriste cible avec violence l'introduction de mœurs étrangères à Rome et en particulier l'immigration grecque (S. 6, 294-300) :

*Nullum crimen abest facinusque libidinis ex quo  
paupertas Romana perit. Hinc fluxit ad istos  
et Sybaris colles, hinc et Rhodos et Miletos  
atque coronatum et petulans madidumque Tarentum.  
Prima peregrinos obscena pecunia mores  
intulit, et turpi fregerunt saecula luxu  
diuitiae molles.*

Il ne manque aucun crime ni aucun attentat aux mœurs depuis que la pauvreté romaine a disparu. Sont venues s'installer sur nos collines Sybaris, Rhodes, Milet et Tarente couronnée de fleurs, titubante de vin et inondée de parfum. L'argent obscène a introduit les mœurs étrangères et la richesse et sa mollesse ont brisé, par leur luxe honteux, l'œuvre des siècles.

Cette vision est intéressante car elle superpose le motif ancien de la pauvreté et une hostilité profonde à l'égard de l'hellénisme et de ses caractéristiques qui ne sont, dans l'esprit de Juvénal, que mollesse, débauche et ivresse. Le poète précise d'ailleurs plus loin que le Romain, dans un passé lointain, vivait hors des vices grâce à son mode de vie frugal (Juv., S. 14, 179-181 et 187-188) :

*« Viuite contenti casulis et collibus istis,  
o pueri », Marsus dicebat et Hernicus olim  
Vestinusque senex, « panem quaeramus aratro,  
qui satis est mensis ...  
... peregrina ignotaque nobis  
ad scelus atque nefas, quaecumque est, purpura ducit ».*

Vivez contents de vos cabanes et de vos collines, mes enfants », disait autrefois le vieillard Marse, Hernique ou Vestin ; « demandons à la terre le pain qui doit suffire à nos besoins... (...) Elle nous est étrangère et inconnue, quelle qu'elle soit, celle qui conduit au crime et au sacrilège : la pourpre.

Reprenant le motif de l'humilité de l'ancien habitat romain, Juvénal rappelle que cette pauvreté des premiers temps protégeait également les femmes romaines du luxe et de la débauche (Juv., S. 6, 287-289) :

*Praestabat castas humilis fortuna Latinas  
quondam, nec uitiis contingi parua sinebant  
tectata ...*

Jadis une humble condition protégeait la chasteté des Romaines et leurs modestes toits ne les laissaient pas à la merci des vices...

S'il fait un constat identique à ses prédécesseurs en opposant une Rome d'avant dont le mode de vie reposait sur la *saeua paupertas* et une Rome contemporaine dévorée par les vices les plus sordides, Juvénal se différencie néanmoins de Salluste, Tite-Live ou même Horace en donnant comme cause explicite à ce phénomène, non pas tant l'évolution naturelle de l'Empire, mais la présence massive d'étrangers qui défigurent Rome de manière irréversible et jettent à bas ses plus anciennes traditions<sup>90</sup>.

Si Juvénal peut reprendre un motif et le détourner de cette façon – sans insister davantage sur son véritable sens – pour l'infléchir dans le sens polémique que l'on a vu, c'est que le thème de l'ancienne pauvreté romaine devient, dès la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. un lieu commun littéraire auquel les auteurs font référence comme s'il s'agissait d'une évidence et sans y prêter une attention particulière.

### 2.3. – LA PAUPERTAS IDÉALE DE ROME : UN THÈME CONVENTIONNEL

L'une des meilleures preuves de cette acculturation des écrivains latins à la thématique d'une pauvreté idéale et vertueuse réside dans sa dimension de *topos* rhétorique. Cicéron compose sur ce fondement l'*enumeratio* de la *peroratio* du *Pro Quinctio* (Cic., *Quinct.* 30). Au cœur des *Controverses* de Sénèque le Père, on trouve également l'évocation de la pauvreté des temps anciens, mais elle n'est que le prélude à un exercice préparatoire sur une réflexion morale<sup>91</sup> (Sén. l'ancien, *Contr.* II, 1, 4-7) :

*Quietiora tempora pauperes habuimus ; bella ciuilia aurato Capitolio gessimus. Diuitias putas aurum et argentum, ludibria fortunae, quae interim cum ipsis dominis ueneunt ?*

Nous avons coulé des jours plus heureux tant que nous étions pauvres. Nous nous sommes jetés dans les guerres civiles lorsque le Capitole a été couvert d'or. Penses-tu que ce sont des richesses, cet or et cet argent, véritables jouets de la fortune, que l'on vend de temps à autre avec leurs maîtres eux-mêmes ?

Bien plus tard, Quintilien n'hésite pas à donner comme exemple d'argument des contraires (*a contrariis*) la maxime suivante (Quint. V, 10, 73) : *Frugalitas bonum, luxuria enim malum*, « la frugalité est un bien quand le luxe est un mal ». De même, dans les topiques argumentatives, il évoque naturellement la pauvreté des Fabricius et des Curius comme les ayant poussés à ne commettre aucun crime (Quint. VII, 2, 38).

Dans un contexte totalement différent, Vitruve témoigne de la vision positive d'une pauvreté louable en annonçant, dans la préface du livre VI de son ouvrage, que ce dernier n'a pas été rédigé pour permettre à son auteur de s'enrichir (Vitr., *Arch.* VI, *Praef.* 5) :

90. S. ITIC, « Le grec et le refus du grec dans la poétique juvénalienne », *Interférences Ars Scribendi*, n°4, mis en ligne le 6 juillet 2006, [http://ars-scribendi.ens-lsh.fr/article.php3?id\\_article=40&var\\_affichage=vf](http://ars-scribendi.ens-lsh.fr/article.php3?id_article=40&var_affichage=vf).

91. Voir G. WOOLF, *op. cit.*, p. 88-89.

*Ego autem, Caesar, non ad pecuniam parandam ex arte dedi studium, sed potius tenuitatem cum bona fama, quam abundantiam cum infamia sequendam probavi.*

Pour moi, César, ce n'est pas en vue d'amasser de l'argent que je me suis adonné à l'étude de cet art, mais, d'après mon expérience, pauvreté et bonne réputation valent mieux qu'abondance et mauvais renom.

La dimension morale de ces passages est indéniable et elle met en avant la valeur de maxime générale, de *sententia* de cette opposition entre une pauvreté vertueuse et une richesse honteuse.

Mais le texte qui permet sans doute le plus de prendre conscience de la dimension conventionnelle de notre motif est, à n'en pas douter, un extrait du livre I des *Fastes* (Ov., *F.* I, 191-226)<sup>92</sup> dans lequel le poète, à la suite de Salluste ou Tite-Live, se plaît à fustiger la décadence de ses contemporains. Conçus comme un calendrier des fêtes religieuses romaines à propos desquelles le poète livre un certain nombre d'explications étiologiques, les *Fastes* sont, à la première lecture, une œuvre répondant pleinement au programme augustéen de refondation morale et de modelage du cadre spatio-temporel de la Rome du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Mais Ovide reste un poète indépendant et aux vues souvent discordantes par rapport à l'harmonie généralement relevée dans la poésie augustéenne. Amoureux des ruptures de codes génériques et poète irrévérencieux s'il en est, Ovide n'a de cesse d'introduire dans sa poésie des indices d'insoumission à l'égard de la politique augustéenne, comme à l'égard des attendus et conventions poétiques auxquels il feint de s'astreindre pour mieux les dévoyer. Le livre I des *Fastes* est un bel exemple de l'attitude ovidienne puisque, au moment de se livrer à une explication sur le sens des offrandes, le poète dénonce par le truchement du dieu Janus la passion des Romains pour les richesses et leur amour du luxe et de l'argent. Cette condamnation passe bien sûr par un tableau de la Rome primitive, oscillant entre pastorale et poésie bucolique, à la manière d'un Virgile ou d'un Properce. Les mérites d'une vie simple, frugale et vertueuse y sont vantés. Deux vers permettent de résumer de manière synthétique le propos ovidien (Ov., *F.* I197-198) :

*pluris opes nunc sunt quam prisci temporis annis,  
dum populus pauper, dum noua Roma fuit,*

L'or a plus de prix aujourd'hui qu'à ces âges reculés, où le peuple était pauvre, où Rome était toute neuve...

Mais cette touchante représentation fait place, à la fin du discours de Janus, à une remarque cynique du dieu sur l'égalité des offrandes pour les dieux : espèces sonnantes et trébuchantes ou dons de la nature, les dieux se satisfont de tout (v. 223-226). L'étonnant intérêt du dieu pour les temples d'or sonne comme une *retractatio* de l'éloge de la vie pauvre d'antan et le conseil final qu'il donne à chacun de choisir, selon son gré, la nature des offrandes qu'il

---

92. Sur ce passage : C. EDWARDS, *op. cit.*, p. 57-59 et S. J. GREEN, *Ovid, Fasti 1: A Commentary*, Leyde 2004, p. 97-112.



souhaite faire aux dieux vient contrarier en profondeur la vision idyllique de la pauvreté de la Rome archaïque développée juste avant. Ainsi, ne pouvant fuir son penchant naturel, Ovide, au moment d'achever cette saynète et de passer au sujet suivant, ne peut s'empêcher de montrer qu'en définitive, la pauvreté et la simplicité des Romains d'autrefois n'est qu'une belle image d'Épinal, qu'il s'est efforcé de décrire comme son lecteur devait s'y attendre, mais dont il brise la valeur intrinsèque en finissant sur l'amer constat de la réalité romaine de son époque (v. 225) :

*laudamus ueteres, sed nostris utimur annis*

Nous louons les anciens usages, mais nous vivons avec notre temps.

Ainsi, l'image de la pauvreté des Anciens, cantonnée dans le domaine littéraire de l'éloge traditionnel et purement conventionnel (*laudamus*), se voit attribuer de la part du poète une fin de non-recevoir, renforcée par l'adverbe *sed* (« mais »). La réalité (*utimur*) est tout autre et ces merveilleuses descriptions des temps lointains et vertueux ne sont que de belles paroles...

La pirouette poétique d'Ovide met en lumière une problématique nouvelle jusqu'ici : l'idéal de la pauvreté romaine archaïque, avec ses grandes figures de proue des premiers temps de la République, ses vertus portées aux nues par les écrivains et sa grandeur louable entrent en effet en contradiction avec une réalité bien plus crue et réaliste, celle d'une Rome où la richesse est devenue le viatique essentiel et primordial. Comme l'exprime très bien Sénèque le Père (Sen. l'ancien, *Contr.* II, 1, 18) : *Facilius possum paupertatem laudare quam ferre*, « Il est plus facile de louer la pauvreté que de la supporter ». La pauvreté telle que nous l'avons vue jusqu'ici relève d'un imaginaire, presque exotique pour les Romains du début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., qui voient en elle le symbole d'une pureté des mœurs d'autrefois<sup>93</sup>.

C'est précisément cet idéal fantasmé qui fait aspirer le poète élégiaque à un dénuement lui permettant de vivre plus intensément son amour pour sa *domina* ou qui fait rechercher aux philosophes un idéal de sagesse où l'absence de possession équivaut à une sérénité de l'âme. Mais la véritable pauvreté, celle qui bien souvent laisse sans voix ceux qui la supportent, celle qui est vécue à Rome par les poètes satiriques qui se plaignent d'avoir à la subir ou par les philosophes crasseux que les textes associent régulièrement à des chiens<sup>94</sup>, n'a rien à voir avec les Anciens se contentant de nourriture frugale et se drapant dans leur dignité faite d'indigence. Une fois encore, les textes parlent d'eux-mêmes...

---

93. Silius Italicus (*Pun.* I, 609-610) évoque la « pauvreté irréprochable » (*casta paupertate*) des anciens sénateurs romains.

94. Voir G. WOOLF, *op. cit.*, p. 95.

3. – *IUCUNDA PAUPERTAS* (TIB. III, 3, 23)  
OU *PAUPERTATIS PUDOR* (HOR., *EP.* I, 18, 24) ?

3.1. – LA PAUVRETÉ AMIE DE LA POÉSIE

C'est Tibulle qui explique, dès l'ouverture de son recueil d'élégies, en quoi la pauvreté est l'amie du poète élégiaque<sup>95</sup>. Reléguant au second plan la figure de sa *domina* Délie, le poète commence par dévoiler combien l'absence de richesses et la pauvreté qui en résulte sont des états souhaitables dans le cadre de la composition poétique<sup>96</sup> (Tib. I, 1, 1-6) :

*Diuitias alius fuluo sibi congerat auro  
Et teneat culti iugera multa soli,  
Quem labor adsiduus uicino terreat hoste,  
Martia cui somnos classica pulsa fugent :  
Me mea paupertas uita traducat inertī,  
Dum meus adsiduo luceat igne focus.*

Qu'un autre accumule les richesses de l'or fauve et possède de nombreux arpents d'un sol bien cultivé, qu'il tremble au milieu d'un labeur assidu devant l'ennemi voisin et les accents des trompettes de Mars feront fuir le sommeil loin de lui ! Pour moi, que la pauvreté me laisse à une vie de loisir, pourvu que mon foyer s'éclaire d'un feu continu.

Détaillant dans les vers qui suivent un cadre de vie champêtre et simple, un mode de vie frugal et sobre auxquels il aspire, le poète se glisse dans les vêtements d'un simple pâtre (v. 35 *pastorem*) qui ne se refuse pas aux humbles travaux des champs pour assurer sa subsistance et honorer de ses maigres dons les dieux (v. 37 *e paupere mensa*)<sup>97</sup>. Son souhait est de vivre selon ses besoins<sup>98</sup> et dans la tranquillité d'un quotidien<sup>99</sup>, hors du monde et du bruit, sans richesses<sup>100</sup> ni gloire, dans une forme de pauvreté que le poète appelle de ses vœux à plusieurs reprises (v. 5 *paupertas*, v. 19 et 37 *pauper*, v. 22 et 25 *paruus*, v. 22 et 33 *exiguus*). Afin de bénéficier d'un *otium* qui lui est nécessaire pour laisser libre cours à sa Muse (v. 5 *uita inertī*), il laisse aux autres le soin de faire la guerre car son seul souci, à lui poète élégiaque,

95. Sur la pauvreté volontaire du poète élégiaque, voir S. L. JAMES, « The Economics of Roman Elegy: Voluntary Poverty, the Recusatio and the Greedy Girl », *AJPh* 122, 2001, p. 228-229.

96. B. WEIDEN BOYD, « *Parua Seges Satis Est*: Landscape of Tibullan Elegy in 1.1 and 1.10 », *TAPhA* 114, 1984, p. 273.

97. Tib. I, 1, 37-38 : *Adsitis, diui, neu uos e paupere mensa / Dona nec e puris spernite fictilibus*, « Assistez-moi, dieux, et ne dédaignez point les dons d'une table pauvre, présentés dans des vases d'argile au décor simple ».

98. Tib. I, 1, 43 : *parua seges satis est*, « une petite récolte me suffit ».

99. Tib. I, 1, 43-44 : *satis requiescere lecto / si licet et solito membra leuare toro*, « c'est assez s'il m'est permis de me coucher dans un lit familial et de reposer mes membres sur ma couche... ».

100. Tib. I, 1, 41-42 : *non ego diuitias patrum fructusque requiro / Quos tulit antiquo condita messis auo*, « mais moi je ne demande ni les richesses de mes pères, ni les fruits que mon antique aïeul cachait dans ses greniers... », et plus loin, v. 49-50 : *Sit diues iure, furorem / Qui maris et tristes ferre potest pluuias*, « Qu'il soit riche à bon droit, celui qui peut supporter la fureur de la mer et les sinistres pluies ! ». Sur le thème des richesses dans cette élégie, voir P. A. MILLER, « The Tibullan Dream Text », *TAPhA* 129, 1999, p. 184.

est sa *militia amoris*, son service d'amour (v. 73-76). Et précisément, c'est parce qu'il laisse aux autres les honneurs et l'argent, parce qu'il se refuse à faire tout autre guerre que celle de l'amour, que le poète, se satisfaisant de ses maigres biens, se consacre à la poésie et à la gloire de Délie (v.75-78) :

*uos, signa tubaeque,  
Ite procul, cupidis uolnera ferte uiris,  
Ferte et opes : ego conposito securus aceruo  
Despiciam dites despiciamque famem.*

Et vous, enseignes et clairons, allez-vous en bien loin, portez les blessures aux guerriers qui les désirent, portez-leur aussi la richesse ; moi, à l'abri du souci avec mes provisions, je rirai des riches et je rirai de la faim.

Dans ce passage où l'on retrouve la vision d'une pauvreté et d'une simplicité champêtre idéalisées s'opposant aux richesses martiales<sup>101</sup>, Tibulle formule « un rêve de loisir vertueux, pieux et tendre, où pauvreté, milice d'amour et affection presque maritale sont la même chose »<sup>102</sup>. Dans une autre élégie, Tibulle explicite plus directement encore cette aspiration lorsqu'il évoque une *iucunda paupertas*, une pauvreté bienheureuse, que le poète accepte de subir s'il demeure en compagnie de sa maîtresse (Tib. III, 3, 23-24) :

*Sit mihi paupertas tecum iucunda, Neaera :  
at sine te regum munera nulla uolo.*

La pauvreté avec toi me serait douce, Néère ; sans toi, je ne veux aucun présent des rois.

La *domina* a changé, mais le vœu de pauvreté reste semblable car c'est là la condition qui permet à Tibulle de s'adonner à l'écriture et de vivre son idéal de poète élégiaque.

De fait, la figure du *poeta pauper* semble avoir eu un certain attrait pour les poètes du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Parmi les diverses raisons qui peuvent éclairer ce phénomène<sup>103</sup>, il y a celle de la création poétique. Là où Juvénal assurait que « l'indignation fait le vers » (S. I, 79), d'autres poètes ont développé l'idée selon laquelle *facit paupertas uersum*. Ainsi Horace, qui se plaît à parler de sa modeste naissance<sup>104</sup> et de ses débuts militaires et politiques chaotiques (puisqu'il choisit le camp des assassins de César), fait de la pauvreté le déclencheur de sa carrière poétique (Hor., *Ep.* II, 2, 49) :

*Vnde simul primum me dimisere Philippi,  
decisis humilem pinnis inopemque paterni  
et laris et fundi paupertas impulit audax  
ut uersus facerem*

101. F. CAIRNS, *Tibullus. A Hellenistic Poet at Rome*, Cambridge 1999, p. 18-21 et P. A. MILLER *op. cit.*, p. 191-192, 202 et 204.

102. P. VEYNE, *L'élégie érotique romaine. L'amour, la poésie et l'Occident*, Paris 1983, p. 236.

103. G. WOOLF (*op. cit.*, p. 98) énumère un certain nombre de possibilités.

104. Hor., *O.* II, 20, 5-6 : *Non ego pauperum / sanguis parentum...*, « Non, moi qui suis le descendant de pauvres parents... ».

Dès que Philippes m'eut renvoyé, dépourvu de mes ailes coupées, privé de mon patrimoine et de mes lares paternels, la pauvreté me donna l'audace de faire des vers.

Unissant dès lors pauvreté et créativité littéraire, les auteurs latins firent de la *paupertas* la compagne du bel esprit. Si l'association reste timide chez Horace, rendue simplement par la proximité des termes au sein des vers qui suivent (Hor., *O.* II, 18, 9-11) :

... *At fides et ingeni*  
*Benigna uena et pauperemque dices*  
*Me petit...*

Mais j'ai de la loyauté et la veine de mon esprit est féconde, et bien que je sois pauvre, le riche recherche ma compagnie, d'après ce que tu dis...

elle est beaucoup plus clairement énoncée dans le *Satyricon* de Pétrone par Encolpe qui déplore le pauvre sort réservé aux gens de lettres (Petr., *S.* 84) :

*Nescio quo modo bonae mentis soror est paupertas*

Je ne sais comment il se fait que la pauvreté soit la compagne du bel esprit.

Ainsi, qu'ils cherchent à se construire un éthos de *poeta pauper* dans l'optique d'un contraste entre riches et pauvres (c'est notamment l'attitude juvénalienne)<sup>105</sup>, qu'ils se réclament d'une forme de pauvreté cohérente avec le genre polémique dans lequel ils composent en proposant au lecteur le stéréotype du *pauper* (c'est le cas de Martial<sup>106</sup>), qu'ils cherchent à attirer la bienveillance d'un *patronus* auquel ils dédicacent leurs œuvres comme le fait Horace, les poètes latins affichent une posture de pauvreté<sup>107</sup>, sans qu'ils fassent pour autant partie de la catégorie des Romains pauvres voire indigents. Le lien récurrent entre amour des lettres/esprit et pauvreté tient dès lors du lieu commun<sup>108</sup> et construisent une *persona* répondant à divers soucis littéraires plus qu'à une réalité<sup>109</sup>. Mais cette aspiration associée au masque poétique ou au jeu de l'*ego scriptor* relève d'une quête plus personnelle lorsqu'il s'agit de textes philosophiques.

105. R. P. SALLER, « Martial on Patronage and Literature », *CQ* 33, 1983, p. 249 et N. MORLEY, *op. cit.*, p. 26.

106. R. P. SALLER, *op. cit.*, p. 246.

107. R. P. SALLER, *op. cit.*, p. 250 et G. WOOLF, *op. cit.*, p. 98.

108. Sur ce point, Ov., *Tr.* IV, 10, 19-22 où le poète rappelle les avertissements de son père concernant une carrière poétique qui ne pouvait assurer un statut social et des revenus corrects. Dans un passage éloquent de Pline le Jeune dit, à propos d'un ami versé dans les études (Plin., *Ep.* VII, 22, 2) : *Natus splendide abundat facultatibus, amat studia ut solent pauperes*, « Il est d'excellente naissance et a des ressources fort importantes, et il est amateur d'études comme le sont habituellement les pauvres ». Cf. E. MCCARTNEY, « Maconides and Poverty: An annotation », *CJ* 48, 1952, p. 30 et R. P. SALLER, *op. cit.*, p. 249.

109. L'Horace qui rédige les *Odes* sous la protection de Mécène n'est pas « pauvre », malgré ses déclarations ; quant à Tibulle et son aspiration à la pauvreté, elle paraît bien vaine sous le calame d'un poète rentier (voir P. VEYNE *op. cit.*, p. 177-178 et L. ROMAN, « The Representation of Literary Materiality in Martial's *Epigrams* », *JRS* 91, 2001, p. 116.

### 3.2. – L'ASPIRATION PHILOSOPHIQUE À LA PAUVRETÉ

Un nombre relativement important d'auteurs grecs et romains ont évoqué la question de la *paupertas* dans leurs réflexions non seulement en raison des enjeux moraux de ce thème mais souvent aussi dans la perspective de la définition d'un idéal philosophique. D'une manière générale, et à quelques exceptions près, les philosophes affichent une forme de répugnance ou, à tout le moins de méfiance, vis-à-vis des richesses, ce qui les conduit à regarder de manière *a priori* positive la recherche d'une certaine forme de pauvreté<sup>110</sup>. Reprenant un vers de Cécilius qui semble avoir acquis, à son époque, une valeur proverbiale, Cicéron entrevoit le lien existant entre sagesse et pauvreté lorsqu'il affirme dans les *Tusculanes* (Cic., *Tusc.* III, 23, 56) : *saepe est etiam sub palliolo sordido sapientia*, « la sagesse se cache souvent même sous des haillons crasseux ». La métonymie employée par Cicéron laisse à penser qu'une apparence « hideuse » (le latin dit *sordidus*), caractéristique d'une pauvreté extrême, peut être synonyme de sagesse. Pourtant, aucun texte à notre connaissance, ne donne à lire de manière claire l'équation entre pauvreté (*paupertas*) et sagesse (*sapientia*). La clef du mystère réside peut-être dans un passage du *Catilina* de Salluste, auquel répond, comme en écho, une pensée de Sénèque dans les *Lettres à Lucilius*.

Au cours de ses digressions d'ordre moral, Salluste évoque la prudence du sage qui, parce qu'il ne convoite pas l'argent, ne donne aucune prise à l'avarice (Sall., *C.* 11, 3) :

*Avaritia pecuniae studium habet, quam nemo sapiens concupiuit.*

L'avarice n'a de goût que pour l'argent, qu'aucun sage n'a jamais convoité.

L'historien parle en effet du *sapiens* (le sage) et non de *sapientia* (la sagesse), ce qui tend à dire que ce n'est pas tant la pauvreté en tant que condition à laquelle les Romains aspirent qu'à la figure du sage qui pratique cette pauvreté de manière sereine, sans en souffrir<sup>111</sup> et sans contrevenir aux valeurs romaines de *moderatio*<sup>112</sup>. Sénèque affirme dès lors (Sen., *Ep.* LXXXII, 11) :

*Laudatur enim non paupertas, sed ille quem paupertas non summittit nec incuruat.*

En effet, on loue non la pauvreté, mais l'homme qu'elle n'humilie ni ne fait plier.

110. S. ALEXANDRE, « 'Mépriser les richesses' : Principe pour la vie heureuse, stratégies de réalisation, enjeux politiques » dans E. HELMER dir., *Richesse et pauvreté chez les philosophes de l'Antiquité*, Paris 2016, p.86.

111. E. HELMER dir., *Richesse et pauvreté chez les philosophes de l'Antiquité*, Paris 2016, p. 7 : « qu'elle soit le fruit du hasard et de l'histoire (...) ou le résultat d'une décision (...), la radicalité de ces deux conditions matérielles [*i.e.* la richesse et la pauvreté] est présentée ou bien comme une condition de la philosophie, ou bien comme son effet ou son signe, ou bien encore comme l'objet d'un négoce conceptuel dont le double enjeu est de préciser la place légitime de la richesse et de la pauvreté dans un édifice de pensée, et d'adopter à leur égard l'attitude la plus cohérente pour philosopher ».

112. J. PIÀ-COMELLA, « Quand un milliardaire fait l'éloge de la pauvreté. Les cynismes de Sénèque dans les *Lettres à Lucilius* », *RThPh* 151, 2019, p. 397.

C'est donc davantage la figure – idéalisée là encore – de l'homme qui pratique une forme de pauvreté et par conséquent d'ascèse, et non pas la pauvreté en elle-même que les Romains admirent et dont ils font l'éloge dans les textes philosophiques. L'on comprend mieux pourquoi Cicéron ou encore Sénèque se font les apologistes de la *paupertas* (alors même qu'ils sont fort loin d'être concernés par elle<sup>113</sup>) et surtout pourquoi chaque auteur, chaque philosophe a sa propre vision, sa propre inflexion de ce qu'est la pauvreté : ils la définissent<sup>114</sup> comme un bien à atteindre ou, du moins, comme un état qu'il ne faut nullement craindre et contre lequel il ne faut en aucun cas se révolter<sup>115</sup>. De ce fait, le seuil de perception de la pauvreté semble lié aux obédiences et intérêts philosophiques de chacun et s'il est souvent question d'économie, de retenue, de modération ou de frugalité, il n'est question de pauvreté que sous la forme conclusive d'une *incitation à* et certainement pas d'une *réelle pratique astreignante de*<sup>116</sup>. L'épicurisme invite à la limitation des désirs et des biens matériels à ce qui est naturel et nécessaire en vue de l'ataraxie et de la tranquillité de l'âme<sup>117</sup>. Le stoïcisme semble aller un peu plus loin dans cette logique, conformément à la doctrine de l'auto-suffisance du sage stoïcien<sup>118</sup>. Mais dans la

---

113. S'agissant du cas de Sénèque, nous renvoyons au titre éloquent de J. Pià-Comella (*op. cit.*), « Quand un milliardaire fait l'éloge de la pauvreté ».

114. La définition de la pauvreté chez les philosophes de l'Antiquité porte essentiellement sur deux points : la détermination de la pauvreté par rapport à la richesse (et notamment la limite de ces deux états l'un par rapport à l'autre) et le choix d'un critère pertinent et de la « bonne mesure à tenir » pour évaluer la pauvreté et / ou la richesse. Le questionnement philosophique porte par ailleurs sur un double registre : la définition de la pauvreté au sens propre et matériel avec une réflexion sur la place à accorder aux biens extérieurs, et une problématique portant sur le fait d'être pauvre au sens psychologique et moral. Voir E. HELMER dir., 2016, *op. cit.*, p. 8-9.

115. Sen., *Ep.* CXXIII, 16 : *Paupertas nulli malum est nisi repugnanti*, « la pauvreté n'est un mal que pour celui qui se révolte contre elle ».

116. E. HELMER, « Les Épicuriens ou la sagesse de l'économie », *Revue du MAUSS* 2011/2, 38, 2011, p. 456, disponible à l'adresse suivante : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2011-2-page-445.htm>

117. Sur ce point, nous renvoyons à la très claire mise au point d'E. HELMER, *op. cit.*, p. 446 : (à propos des épicuriens) « avant d'être une pratique matérielle et sociale, l'économie commence pour eux dans la discipline individuelle des désirs. Fondé sur la critique théorique des fausses opinions sur le bien et le plaisir, ce travail subjectif de délimitation du nécessaire et du superflu permet à chacun de lutter contre l'aliénation aux désirs vains, et de devenir un sujet éthique, libre et heureux dans la suffisance à soi, « tel un dieu parmi les hommes ». Cette discipline des désirs est ainsi le principe de constitution d'un soi « économe », aux deux sens du terme : un soi qui, comme un économe (au sens d'un intendant) fait le compte des dépenses et des ressources en distinguant le nécessaire du superflu, calcul de même les plaisirs et les peines ; et un soi économe où, par ce calcul, il « fait des économies » : non par avarice ou par manque de ressources mais au nom de la limite sans laquelle il n'est ni liberté ni bonheur. La mesure de cette limite est fixée par l'ataraxie, l'absence de trouble dans l'âme. Dans son versant social et matériel, l'économie épicurienne est aussi une économie qui n'implique pas, (...) une vie de pénurie ou de pauvreté ». Voir aussi E. HELMER dir., *Richesse et pauvreté chez les philosophes de l'Antiquité*, Paris 2016, p. 11 et P.-M. MOREL (« Épicure et les biens matériels, ou la pauvreté bien tempérée » dans E. HELMER, *Richesse et pauvreté chez les philosophes de l'Antiquité*, *op. cit.*, p. 111-123, sur les ambivalences de l'épicurisme comme éthique de la frugalité et du dénuement.

118. P. VAN DESSEL, W. EVENEPOEL, « Seneca. Epist. 2.6.: 'Quod necesse est: Quod sat est' », *Hermes* 125, 1997, p. 245.

philosophie romaine, inspirée du modèle grec, « la pauvreté n'est, pas plus que la richesse (...), l'exemplification d'un style de vie : c'est une condition socio-économique dont on emprunte certains aspects et certains traits dans le cadre d'exercices choisis et maîtrisés »<sup>119</sup>.

On trouve chez Lucrèce, l'un des premiers représentants de l'épicurisme à Rome, quelques empreintes d'un appel à la retenue et à la modération car, selon lui, c'est la recherche de la richesse à tout prix qui a conduit l'homme à un degré extrême de vilénie et de violence<sup>120</sup> (Lucr. V, 1117-1119) :

*quod si quis uera uitam ratione gubernet,  
diuitiae grandes homini sunt uiuere parce  
aequo animo ; neque enim est umquam penuria parui.*

Et si l'on gouverne sa vie selon la véritable raison, une grande richesse échoit à l'homme qui vit de manière frugale, l'esprit serein ; en effet, de peu il n'est jamais de manque.

L'association d'une économie psychique et morale à une philosophie de la mesure et de la retenue est d'ailleurs reprise, quelques années plus tard, par Horace, lui aussi proche de la théorie épicurienne sur l'économie<sup>121</sup>. Ce dernier offre la représentation d'une certaine opposition entre l'inquiétude générée par les richesses et la sérénité acquise dans un mode de vie économe (Hor., *O.* III, 1, 47-48) : *cur ualle permutem Sabina / diuitias operosiores ?*, « pourquoi échanger mon vallon de Sabine contre des richesses qui donnent plus de souci ? ». Mais on ne peut guère parler de « pauvreté » dans la vision développée par Horace, qui n'était guère fondé par ailleurs à revendiquer la recherche d'une forme de pauvreté, eu égard au patrimoine dont il disposait et à l'intimité qui était la sienne avec de hauts personnages proches du pouvoir (Mécène en particulier).

Les philosophes romains proches de la pensée stoïcienne à Rome donnent également à voir quelques contradictions sur le sujet<sup>122</sup>. L'on connaît bien la situation sociale de Sénèque<sup>123</sup>, ce qui ne l'empêche pas de réfléchir sur cette question qui ne le concerne pas directement et qui pourtant irradie les *Lettres à Lucilius*<sup>124</sup>. Dans une longue lettre à son ami Lucilius (Sen., *Ep.* LXXXV), il propose une approche plutôt stoïcienne de la pauvreté dont il explique que,

119. S. ALEXANDRE, *op. cit.*, p. 105. Voir aussi S. HUSSON, « Peut-on être riche et cynique ? » dans E. HELMER dir., *Richesse et pauvreté chez les philosophes de l'Antiquité*, Paris 2016, p. 145. Sénèque propose à Lucilius des « stages de pauvreté » (Sen., *Ep.* XVIII, 5-12).

120. Voir E. HELMER 2011, p. 451.

121. Sur le rapport des épicuriens à l'économie, voir E. HELMER 2011 et P. -M. MOREL, *op. cit.*, p. 112-113 et en particulier la bibliographie proposée en n. 3 p. 112.

122. Les stoïciens admettent ainsi que richesse et philosophie sont compatibles puisque la richesse et la pauvreté sont deux états indifférents pour le sage ; TH. BÉNATOUÏL, « Les possessions du sage et le dépouillement du philosophe », *Rursus* 3, 2008, disponible à l'adresse suivante : <http://journals.openedition.org/rursus/213>, §1-2 et S. ALEXANDRE, *op. cit.*, p. 96-97.

123. P. VEYNE, *Sénèque. Entretiens. Lettres à Lucilius*, Paris 1993, p. 223-229.

124. J. PIÀ-COMELLA, *op. cit.*, p. 394.



comme la douleur, elle n'est point un mal<sup>125</sup>, que le sage qui l'endure n'est en rien diminué par elle<sup>126</sup> et qu'elle ne doit en rien arrêter le sage<sup>127</sup>. Mais avant d'en venir à cette définition plus personnelle de la pauvreté, il propose dans un premier temps une réflexion susceptible d'avoir l'oreille de son ami Lucilius, fervent épicurien, que Sénèque essaye d'amener à la sagesse stoïcienne à la faveur de ses écrits. Dans la *Lettre II*, le philosophe s'appuyant sur une citation d'Épicure revient sur l'association entre pauvreté et allégresse, en affirmant que la pauvreté ne vient que de la surenchère des désirs (Sen., *Ep.* II, 5-6) :

*Hodiernum hoc est quod apud Epicurum nactus sum – soleo enim et in aliena castra transire, non tamquam transfuga, sed tamquam explorator – : honesta inquit res est laeta paupertas. Illa uero non est paupertas, si laeta est ; non qui parum habet, sed qui plus cupit, pauper est. Quid enim refert quantum illi in arca, quantum in horreis iaceat, quantum pascat aut feneret, si alieno imminet, si non acquisita sed acquirenda computat ? Quis sit diuitiarum modus quaeris ? Primus habere quod necesse est, proximus quod sat est. Vale.*

Voici ma moisson du jour chez Épicure – car j'ai l'habitude de passer dans le camp adverse, non pas comme transfuge, mais comme explorateur - : « L'heureuse chose, dit-il, que cette pauvreté bienheureuse ». Assurément il n'y a pas de pauvreté s'il n'y a pas de bonheur ; ce n'est pas celui qui a peu mais celui qui désire plus qui est pauvre. Qu'importe combien un homme a dans ses coffres, combien de ressources se trouvent dans ses greniers, combien de têtes de bétail il fait paître ou combien d'intérêts produit son argent, s'il convoite le bien d'autrui, s'il est obsédé, non pas par ce qu'il a acquis mais par ce qu'il lui faut acquérir ? Quelle est la mesure des richesses demandes-tu ? D'abord avoir le nécessaire, ensuite ce qui est suffisant. Porte-toi bien.

La problématique envisagée par Sénèque repose sur l'opposition finale entre « ce qui est nécessaire » (*quod necesse est*) et « ce qui est suffisant » (*quod sat est*) qui traduit une contestation stoïcienne de la logique épicurienne sur la pauvreté. Si le disciple d'Épicure peut se contenter de ce qui est nécessaire, ce « nécessaire » est supérieur à « ce qui est suffisant » aux yeux du sage stoïcien. Et ce n'est que parce qu'il se contente de ce qui lui suffit, – même si « ce qui suffit » est très peu en définitive<sup>128</sup> – que le sage peut parvenir au bonheur<sup>129</sup>.

125. Sen., *Ep.* LXXXV, 30 : *Quod malum est nocet ; quod nocet deteriolem facit ; dolor et paupertas deteriolem non faciunt ; ergo mala non sunt*, « Ce qui est mal est nuisible, ce qui est nuisible amoindrit l'homme ; ni la douleur ni la pauvreté n'amoindrissent l'homme ; donc ce ne sont pas des maux ». Voir aussi Sen., *Ep.* CXXXIII, 16.

126. Sen., *Ep.* LXXXV, 37 : *sapienti non nocetur a paupertate, non a dolore, non ab aliis tempestatibus vitae*, « le sage n'est pas mis en échec par la pauvreté ni par la douleur, ni par les autres tempêtes de la vie ».

127. Sen., *Ep.* LXXXV, 39 : *itaque nec paupertas illum nec dolor nec quidquid aliud inperitos auertit et praecipites agit prohibet*, « c'est pourquoi ni la pauvreté ni la douleur, ni quoi que ce soit d'autre qui pousse les esprits ignorants dans la confusion n'empêchent le sage de poursuivre ».

128. Voir Cic., *Tusc.* V, 36, 102 : *et cotidie nos ipsa natura admonet, quam paucis, quam paruis rebus egeat, quam uilibus*, « la nature elle-même nous apprend au quotidien qu'un petit nombre de choses, et même des plus viles, suffit pour subvenir à nos besoins » ; Sen., *Ep.* CXIX, 7 : *Numquam parum est quod satis est*, « N'est jamais trop peu ce qui est suffisant » ou encore Sen., *Helv.* 10, 1 : *Quantulum enim est quod in tutelam hominis necessarium est !*, « Qu'il est petit en effet, le nombre des choses nécessaires à notre conservation ! ».

129. Chez Sénèque, la condition de pauvreté constitue une base du questionnement sur la tranquillité et la vie heureuse. S. ALEXANDRE, *op. cit.* p. 103.

Il invite par conséquent le sage, non pas à renoncer aux nécessités vitales mais à se contenter du moins possible, les seules limitations à ce « moins possible » restant celles de la santé et du bonheur<sup>130</sup>. Dans le contexte de son enseignement moral et philosophique, Sénèque ne laisse pas d'admirer la frugalité du mode de vie minimaliste du cynique Diogène (Sen., *Tranq.* 8, 4) dont le dénuement était célèbre<sup>131</sup> :

*Vidit hoc Diogenes, uir ingentis animi, et effecit ne quid sibi eripi posset. Tu istud paupertatem, inopiam, egestatem uoca, quod uoles ignominiosum securitati nomen impone : putabo hunc non esse felicem, si quem mihi alium inueneris cui nihil pereat.*

Diogène, cet homme d'une grande âme, l'a bien perçu, lui qui fit en sorte que rien ne puisse lui être arraché. Toi, appelle cela pauvreté, dénuement, indigence et donne à cet état de sérénité le nom le plus vil que tu souhaites : je refuserai de penser que cet homme est heureux, si tu m'en trouves un autre qui n'a rien à perdre.

Le portrait de Diogène dans cet extrait fait surgir la question du rapport particulier des philosophes cyniques avec la pauvreté<sup>132</sup>. Dans *Les bienfaits* (Sen., *Ben.* 7, 8, 3-10), Sénèque présente en détails l'idéal de la frugalité cynique dans un discours qu'il attribue à Démétrius. Celui que Sénèque présente comme un professeur « non pas de vertu, mais d'indigence » (Sen., *uit. beat.* 18, 3 : *non uirtutis scientiam sed egestatis professus est*) fait l'objet d'un éloge qui contraste fortement avec la condamnation dont Sénèque fait état par ailleurs (Sen., *Ep.* LIX, 8 et 82, 10) de l'indigence, synonyme d'exclusion<sup>133</sup> dans une société romaine régie par des codes de sociabilité<sup>134</sup>. L'excès du mode de vie cynique et ses manifestations extérieures outrageuses constituent un paroxysme de marginalisation sociale volontaire auquel Sénèque ne souscrit pas. Pourtant, entre fascination et rejet, la position sénèqueenne vis-à-vis des cyniques se caractérise par une forme d'ambivalence. La transgression par les cyniques des lois naturelles les plus élémentaires (en termes de nourriture, d'hygiène ou de décence vestimentaire) constitue une négation des fondements de l'éthique stoïcienne du *mos maiorum* latin<sup>135</sup>. Mais les traits saillants de l'attitude des cyniques et certaines anecdotes à leur propos ne sont pas sans rappeler, sous une forme très excessive, l'ascèse des héros républicains de la pauvreté vertueuse. L'alimentation constituée de lupins, de fèves, de pain noir et d'eau<sup>136</sup> évoque de manière extrême les navets de M'. Curius Dentatus ; la négligence vestimentaire fait écho

130. Sen., *Ep.* LXII, 3 et Sen., *Tranq.* 8, 9 : *optimus pecuniae modus est, qui nec in paupertatem cadit lice procul a paupertate discedit*, « la vraie mesure de fortune est celle qui, sans tomber dans la pauvreté, ne s'en éloigne pas de beaucoup ».

131. Voir aussi Sen., *Ep.* LVIII, 30-32, à propos de la sobriété et de la frugalité de Platon.

132. Sur les rapports de la philosophie cynique avec la pauvreté, voir S. HUSSON, *op. cit.*, p. 125-127 ; 131 ; 137 sq. et 146 ; J. Pià-COMELLA, *op. cit.*.

133. J. Pià-COMELLA, *op. cit.*, p. 400 : « L'indigence cynique apparaît comme une pratique exclusive qui « coupe » (*excerpere*) l'homme de l'humanité.

134. J. Pià-COMELLA, *op. cit.*, p. 394.

135. J. Pià-COMELLA, *op. cit.*, p. 398-400.

136. M. BILLERBECK, « La réception du cynisme à Rome », *AC* 51, 1982, p. 156.

à la quasi-nudité de Cincinnatus dans ses champs et l'anecdote au sujet de l'incorruptibilité de Démétrius<sup>137</sup> refusant l'argent de Caligula (Sen., *Ben.* 7, 11, 1-2) rappelle le désintéressement de Fabricius. La philosophie cynique porte la marque d'un excès que l'élite romaine ne peut tolérer dans son idéal de modération, d'autant moins que le cynisme, dans son acclimatation à Rome au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. ne concerne plus seulement quelques grandes figures représentatives comme Diogène ou Démétrius, mais devient un véritable phénomène dans une société où les marginaux et autres individus asociaux déambulent avec agressivité dans les rues de la Ville<sup>138</sup>.

L'admiration sénèque pour l'ascèse cynique s'arrête ainsi à la frontière des codes moraux et sociaux du peuple romain ; elle n'est acceptable que dans le cadre d'exercices spirituels limités dans le temps et l'espace, ce qui amène Sénèque à avouer qu'un tel idéal reste difficile à assumer publiquement (Sen., *Ep.* LXXXVII, 4-5).

### 3.3. – LE REFUS DE LA DISGRÂCE OU LA MISE À DISTANCE DE LA PAUVRETÉ RÉELLE

Ce dernier point est tout à fait capital dans la mentalité romaine et il constitue la pierre de touche des différents discours sur la pauvreté évoqués jusqu'ici. Derrière la représentation littéraire d'une pauvreté glorifiée à travers les grandes figures historiques de la République romaine, se cache une réalité sociale peu glorieuse à laquelle les auteurs latins ont fait allusion dans des termes relativement durs<sup>139</sup>. Cicéron ne cache pas sa crainte devant une pauvreté qui fait peur<sup>140</sup> et qu'il perçoit comme un fardeau<sup>141</sup>, mais que la philosophie aide à mieux appréhender<sup>142</sup> (Cic., *ad Brut.* 25) :

*Nimium timemus mortem et exilium et paupertatem.*

Nous craignons trop la mort, l'exil et la pauvreté.

137. M. BILLERBECK, *op. cit.*, p. 166-167.

138. J. PIÀ-COMELLA, *op. cit.*, p. 396 et n. 9 p. 396.

139. Voir par exemple la violence du poème 23 de Catulle qui évoque, dans une verve acerbe et crue, la pauvreté complaisante d'un certain Furius.

140. Cic., *Tusc.* V, 31, 89 : *Quis non paupertatem extimescit ?* « Qui ne redoute pas la pauvreté ? ».

141. Dans le *Cato Maior* 14, Cicéron évoque la pauvreté d'Ennius comme un « poids » qui accompagna ses vieilles années : *Annos septuaginta natus (tot enim uixit Ennius) ita ferebat duo, quae maxima putantur onera, paupertatem et senectutem, ut eis paene delectari uideretur*, « À l'âge de soixante-dix ans (et en effet, Ennius vécut aussi longtemps), il supportait de telle sorte les deux fardeaux réputés les plus lourds, à savoir la pauvreté et la vieillesse, qu'il semblait presque s'en délecter ».

142. Cic., *Tusc.* IV, 27, 59 : *si quis aegre ferat se pauperem esse, idne disputes, paupertatem malum non esse, an hominem aegre ferre nihil oportere. Nimirum hoc melius, ne, si forte de paupertate non persuaseris, sit aegritudini concedendum ; aegritudine autem sublata propriis rationibus, (...) quodam modo etiam paupertatis malum tollitur*, « si quelqu'un est triste du fait de sa pauvreté, est-ce qu'il faut débattre sur le fait que la pauvreté n'est pas un mal ou qu'il importe que rien ne rende un homme triste ? La seconde alternative me paraît la meilleure car si par hasard tu ne cherchais pas à le persuader au sujet de la pauvreté, il faudrait lui laisser ses raisons d'être amer. Mais si au contraire, on enlève les raisons de son amertume avec des raisonnements appropriés (...), d'une certaine manière c'est le mal même de la pauvreté qui lui est ôté ».

Lorsqu'un peu plus tard Horace parle de la « honte de la pauvreté » (Hor., *Ep.* I, 18, 24 : *paupertatis pudor*), il fait aussi état de l'aversion des Romains pour une condition sociale honnie et redoutée à laquelle Cicéron réagissait avec indignation, s'agissant en particulier de la pratique des cyniques (Cic., *de off.* I, 148) :

*Cynicorum uero ratio tota est eicienda ; est enim inimica uerecundiae, sine qua nihil rectum esse potest, nihil honestum.*

Et toute la pensée des cyniques doit être rejetée car elle est l'ennemie de la pudeur morale sans laquelle il ne peut rien y avoir de droit ni d'honnête.

Être *sordidus* à Rome est une tare infamante que les moralistes n'ont de cesse de pointer du doigt<sup>143</sup>. Depuis les philosophes crasseux<sup>144</sup>, jusqu'aux écrivains réduits à l'état de misère, la pauvreté, dans son aspect extérieur principalement, fait l'objet de moqueries et d'une condamnation sans appel.

Ceux qui ont évoqué de manière détaillée cette pauvreté urbaine (par opposition à la pauvreté rurale et pastorale) sont les satiristes qui en ont fait un thème récurrent dans leurs poèmes. Peignant la condition misérable d'une élite déclassée à laquelle ils prétendent appartenir<sup>145</sup>, Juvénal et Martial<sup>146</sup>, tour à tour, décrivent l'avalissement du pauvre dont tout un chacun se gausse à Rome (Juv., *S.* III, 147-153) :

*Quid quod materiam praebet causasque iocorum  
omnibus hic idem, si foeda et scissa lacerna,  
si toga sordidula est et rupta calceus alter  
pelle patet, uel si consuto uolnere crassum  
atque recens linum ostendit non una cicatrix ?  
nil habet infelix paupertas durius in se  
quam quod ridiculos homines facit.*

Ici voilà ce qui offre un sujet et une ample matière aux plaisanteries de tout le monde : si on affiche une cape déchirée et souillée, une tige crasseuse, un soulier dépareillé et tout ouvert, ou si on voit l'ouverture recousue et le rapiècement mal ficelé. Il n'est rien de plus cruel en soi dans cette pauvreté malheureuse que le fait qu'elle ridiculise les hommes.

143. Hor., *S.* II, 2, 53-55.

144. Le manteau grossier, la besace, le bâton et les signes extérieurs d'indigence sont une caractéristique du mode de vie cynique souvent évoquée de manière allusive dans les textes ; M. BILLEBERK, *op. cit.*, p. 167.

145. À propos de la représentation de la pauvreté chez Juvénal : E. C. WITKE, « Juvenal III: An Eclogue for the Urban Poor », *Hermes* 90, 1962, p. 247 et chez Martial : L. ROMAN (*op. cit.* 2001) et E. WOLFF, *Martial ou l'apogée de l'épigramme*, Rennes 2008, p. 13. Sur les récriminations du poète autour de sa (prétendue) pauvreté, voir Mart., *Ep.* I, 59 ; III, 7 ; IV, 77 ; VII, 16 ; IX, 85 ; à compléter par H. ZEHNACKER, J.-C. FREDOUILLE, *Littérature latine*, Paris 1993, p. 306-307 ; L. ROMAN, *op. cit.*, p. 123 et E. WOLFF, *op. cit.*, p. 44 et 70.

146. Par exemple, Mart., *Ep.* IX, 49.

Reprenant ironiquement la sagesse épicurienne qui consiste à se contenter de peu, le poète Martial rejette cependant de toutes ses forces cette pauvreté encombrante (Mart., *Ep.* IV, 77, 1-3) :

*Numquam diuitias deos rogaui  
contentus modicis meoque laetus :  
paupertas, ueniam dabis, recede.*

Jamais je n'ai demandé aux dieux les richesses ; content de peu, je me réjouis de ce que j'ai.  
Mais, de grâce, pauvreté, retire-toi !

Il la condamne d'autant plus que selon lui, cette pauvreté nuit à son génie poétique (comme à celle de ses contemporains). L'*Épigramme* VIII, 56 offre une comparaison entre la grandeur des poètes augustéens (Virgile en particulier) et la création poétique sous l'Empire. La conclusion cinglante de Martial est que Virgile n'a pu être Virgile que parce qu'il y avait Mécène<sup>147</sup> et que si le mantouan avait été un pauvre hère indigent, dépourvu de la protection d'un puissant patron, il n'eût pas chanté la gloire d'Auguste ni permis le fleurissement des lettres latines. La pauvreté a beau être la compagne du bel esprit, elle a beau provoquer l'ingéniosité des hommes<sup>148</sup>, elle n'en reste pas moins un lourd fardeau pour ces poètes qui prétendent devoir mendier les moyens de leur subsistance à de riches patrons<sup>149</sup>.

C'est sur cette ambiguïté que nous achevons cette étude sur les représentations de la pauvreté dans la littérature latine classique et impériale : entre éloge, aspiration et rejet, la pauvreté à Rome fait l'objet d'un discours complexe et nuancé qui dépend de nombreux critères et paramètres. Encensée lorsqu'elle renvoie aux vertus louables du *mos maiorum* et à ses modèles exemplaires, idéalisée lorsqu'elle participe de la création du mythe des origines de Rome, recherchée lorsqu'elle répond à une quête individuelle du bonheur et de la félicité (chez les poètes élégiaques comme chez les philosophes antiques), elle reste cependant une réalité pesante, douloureuse et peu enviable à propos de laquelle ceux qui en ont véritablement souffert se sont peu exprimés. Nous laisserons à Apulée<sup>150</sup> – auteur du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. qui offre un terme à notre démarche diachronique initiale –, le soin de conclure notre propos sur cet indéfinissable paradoxe qu'est le regard romain sur la pauvreté, entre apologie et discrédit, entre adhésion de pure forme et rejet viscéral :

147. Voir aussi Mart., *Ep.* I, 107 et XI, 3.

148. Sur la pauvreté industrielle, voir Publilius Syrus, *Sententiae* H.8 : *Hominem experiri multa paupertas iubet*, « la pauvreté ordonne à l'homme d'expérimenter beaucoup de choses » et Petr., *Satyricon* 135 : *Mirabar equidem paupertatis ingenium singularumque rerum quasdam artes*, « J'admire pour ma part cette industrielle pauvreté et certains artifices soignés dans les plus petits détails ».

149. R. P. SALLER, *op. cit.*, p. 250.

150. Apul., *Ap.* XVIII, 2 *sq.* (Apulée, *Apologie*, texte établi et traduit par P. VALETTE, introduction et notes par J. PIGEAUD, Paris 2001).

*Enim paupertas olim philosophiae uernacula est, frugi, sobria, paruo potens, aemula laudis, aduersum diuitias possessa, habitu securo, cultu simplex, consilio benesuada. Neminem umquam superbia inflauit, neminem in potentia deprauauit, neminem tyrannide efferauit, delicias uentris et inguinum neque uult ulla neque potest. Quippe haec et alia flagitia diuitiarum alumni solent. Maxima quaeque scelera si ex omni memoria hominum percenseas, nullum in illis pauperem reperiess, ut contra haut temere inter inlustris uiros diuites comparent, sed quemcunque in aliqua laude miramur, eum paupertas ab incunabulis nutricata est. Paupertas, inquam, prisca apud saecula omnium ciuitatum conditrix, omnium artium reperitrix, omnium peccatorum inops, omnis gloriae munifica, cunctis laudibus apud omnes nationes perfuncta.*

Pauvreté fut de tout temps la compagne inséparable de la philosophie. Honnête, frugale, riche de peu, jalouse de bonne renommée, c'est, à l'encontre des richesses, un bien qui ne trompe jamais. Sans recherche dans son extérieur, simple dans sa mise, bonne conseillère, il n'est personne qu'elle n'ait jamais enflé d'orgueil, personne dont elle ait fait l'esclave de ses passions, personne qu'elle ait rendu d'humeur despotique et farouche. Les jouissances du ventre et de l'amour sensuel, elle ne les veut ni ne saurait les goûter. Ce sont les nourrissons de la richesse qui sont coutumiers de ce genre de désordres. Passez en revue les plus grands scélérats dont l'histoire ait gardé la mémoire : vous ne trouverez pas de pauvres parmi eux ; et tandis qu'il faut les chercher pour découvrir des riches parmi les hommes illustres, tous ceux que nous admirons pour quelque mérite éclatant ont été, depuis le berceau, nourris par la pauvreté : c'est elle qui fut, aux premiers âges de l'humanité, la fondatrice de tous les états, la mère de tous les arts ; innocente de tout mal, dispensatrice de toute gloire, elle a toujours, chez tous les peuples, mérité toutes les louanges.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES  
TOME 127, 2025 N°1

SOMMAIRE

ARTICLES :

|                                                                                                                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Enrique PAREDES MARTÍN, <i>Completando CIL II 850: acerca de un fragmento inédito de una... inscripción funeraria en Capera (Oliva De Plasencia, Cáceres)</i> .....                     | 3   |
| Pierre FRÖHLICH, <i>Eurômos et les Antigonides. Nouveaux éléments sur l'histoire et les institutions d'une petite cité de Carie au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.</i> .....           | 23  |
| Michel REDDÉ, <i>Voie maritime ou routes intérieures ? La Gaule dans l'organisation du grand... commerce vers le nord de l'Empire romain</i> .....                                      | 73  |
| Nikoloz SHAMUGIA, <i>A Note on Pindar, Pythian II. 42-48</i> .....                                                                                                                      | 105 |
| Luigi FERRERI, <i>Piccolo, dunque cattivo. Per l'interpretazione di Aristofane, fr. 110 K.-A. *</i> .....                                                                               | 117 |
| Alexis DHENAIN, <i>La représentation de l'athlétisme dans les Caractères de Théophraste</i> .....                                                                                       | 131 |
| Anna Maria CIMINO, <i>Salii e Luperci nello scudo di Enea (Aen. VIII, 663-666): guerra, regalità e usi politici della religione dalla Roma primitiva al principato di Augusto</i> ..... | 143 |
| Gabriela CURSARU, <i>Les Harpies et les îles Strophades dans le chant III de l'Énéide de Virgile</i> ....                                                                               | 159 |
| Emmanuelle RAYMOND-DUFOULEUR, <i>Images et figures de la pauvreté dans la littérature latine classique et impériale</i> .....                                                           | 183 |

LECTURES CRITIQUES

|                                                                                                                                               |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Cédric BRÉLAZ, <i>Contributions récentes de la recherche néo-testamentaire à l'histoire des provinces orientales de l'Empire romain</i> ..... | 223 |
| Comptes rendus .....                                                                                                                          | 239 |
| Notes de lectures .....                                                                                                                       | 327 |
| Liste des ouvrages reçus .....                                                                                                                | 329 |